

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

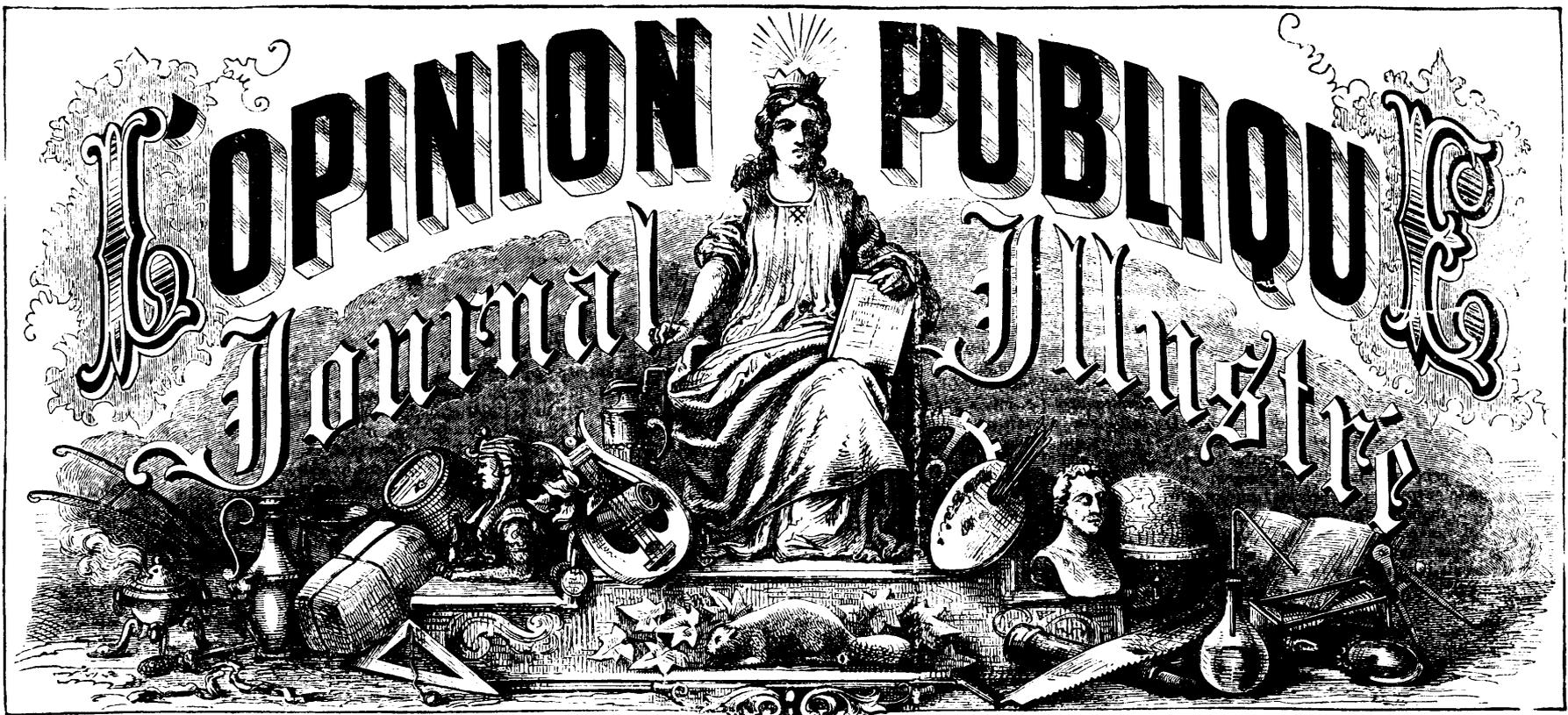
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V. — No. 40.

MONTREAL, JEUDI, 1^{ER} OCTOBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE \$3.00
 PRIX DU NUMÉRO, 7 CENTES.

EN FUMANT

J'ai sous les yeux un joli recueil de poésies françaises, publié à Londres, en 1867. Ce livre contient des chansons, des épigrammes, etc., etc., le tout bien choisi et emprunté à bons auteurs. J'en fais quelques extraits.

Voici une épitaphe composée en 1642 par Benserade, pour le cardinal de Richelieu.

Cy-gist, oui, gist, par la mort-bleu !
 Le Cardinal de Richelieu,
 Et ce qui cause mon ennui,
 Ma pension avecque lui.

A l'audience :

Huissier, qu'on fasse silence,
 Dit, en tenant audience,
 Un président de Baugé ;
 C'est un bruit à tête fendre ;
 Nous avons déjà jugé
 Dix causes sans les entendre.

Je ne sais si mes aimables lectrices connaissent la jolie chanson de Lamotte, les *Raretés*. Citons-en quelques couplets.

On dit qu'il arrive ici
 Grande compagnie,
 Qui vaut mieux que celle-ci,
 Et bien mieux choisie.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Un magistrat curieux
 De Jurisprudence
 Et qui devant deux beaux yeux
 Tient bien la balance.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Une femme et son époux
 Couple bien fidèle ;
 Elle le préfère à tous,
 Et lui n'aime qu'elle.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Un avocat dégoûté
 Du bon jus d'Octobre ;
 Une poète sans vanité,
 Un musicien sobre.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Une femme que le temps
 A presque flétrie,
 Qui voit des appas naissants
 Sans aucune envie.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Un médecin, sans grands mots
 D'un savoir extrême,
 Qui n'envoie point aux eaux,
 Et guérit lui-même.
 Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t-en voir s'ils viennent.

Bouquet de pensées :

- L'amour est la seule chose qui puisse remplir l'éternité.
- La générosité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.
- Il y a une chose que Dieu ne peut changer, c'est "hier."
- La prière n'a pas été inventée, elle est venue avec le premier soupir, avec la première joie, avec la première douleur du cœur humain.

Je finis par une épitaphe que je désirerais voir inscrite sur mon tombeau :

Ci-git le nommé Pedille,
 Qui toujours mourant de grosseur,
 Et malgré sa grande vigueur,
 Clopinant avec sa béquille,
 A vécu dans quatre-vingt-deux
 C'est bien aller pour un boiteux.

COURTE HEUS.

L'AVARE AU 19^{ÈME} SIECLE

Transportons-nous dans le nord de la plantureuse Belgique, dont les champs ressemblent à des jardins, tant la culture y est parfaite ; point de terrains vagues, point d'espaces inoccupés, la terre est petite et les bouches nombreuses, partout le travail a laissé son empreinte ; point de montagnes rompant la monotonie des plaines, bien peu d'arbres pour dessiner leurs contours ; la fois la lourde voile d'un chaland traversant l'horizon, semble voguer en pleine terre, les digues cachant à la vue les rivières et les canaux ; un ciel souvent gris, des nuages courant bas, des fermes bien encloses, où tout a sa place, où tout brille de cette propreté flamande qui ne connaît ni la rouille ; à demi cachés dans l'herbe épaisse, des bestiaux bien nourris, et une population grave et sérieuse, dont la physionomie reflète la froide monotonie d'un calme que rien ne saurait trouver ; voilà la province d'Anvers.

Anvers, cette ville qui plus qu'aucune autre au monde a souffert des maux de la guerre, tant de fois assiégée, tant de fois reprise ; si pleine de souvenirs historiques, si espagnole encore dans ses constructions, dans ses madones au coin des rues et leurs lampes toujours allumées, si riche en monuments, si justement fière de son école de peinture, dont le chef Rubens prend rang après les maîtres de l'école italienne et qui transporta sur les rives brumeuses de l'Escaut le coloris si vif des peintres vénitiens ; si profondément empreinte dans ses mœurs des traditions du passé et pourtant si vivante de l'activité des nations que le commerce et l'industrie enrichissent.

En 1847, la maladie des pommes de terre n'avait pas seulement affligé l'Irlande, elle s'était étendue sur la Belgique et les pauvres tisserands des Flandres, qui tirent du petit champ attaché à leurs chaumières le surplus de bien-être que le travail si peu payé de leurs bras leur refuse, virent leurs espérances déçues ; les toiles ne se vendaient plus, les métiers cessaient de battre et la disette et la misère vinrent s'asseoir à leurs foyers.

Beaucoup d'entr'eux traversèrent l'Escaut et demandèrent à la riche ville de commerce le pain qui leur manquait. La charité est grande à Anvers, comme partout où la foi règne encore ; qui donne aux pauvres prête à Dieu. Les entrepôts s'ouvrirent, les secours sous toutes les formes s'organisèrent et si la déresse était considérable, la charité ne le fut pas moins. Mais la faim est mauvaise conseillère, quelques vols furent commis, le long des quais quelques marchandises furent enlevées et l'on dut former une police de nuit pour protéger les magasins contigus à la demeure de chaque grand négociant.

Deux hommes à la figure honnête, ouvriers du port, se présentèrent, dans une des rues qui avoisinent la Bourse, au bureau d'un vieux négociant dont les magasins à quatre étages contenaient le chargement de bien des navires. Ce bureau, situé au fond d'une cour étroite et humide, voyait chaque jour se transiger de colossales affaires ; le mobilier tout couvert de papiers et d'échantillons de denrées de toutes sortes, était,

malgré sa vétusté, de bonne apparence ; les registres, rangés sur des tablettes tout autour des murs, montraient par les dates, sur leur dos de parchemin jauni que, longtemps avant la révolution française, la maison de commerce Cornélie Van Wydeghem avait commencé les affaires ; un vieux coffre-fort tout rouillé, mais à serrures compliquées et solides, à demi caché dans le coin le plus obscur, semblait, par sa porte entrouverte, indiquer qu'il était beaucoup plus facile à l'argent d'y entrer que d'en sortir ; tout, en un mot, jusqu'à l'air épais et lourd qu'on respirait laissait dans l'esprit cette impression que l'unique passion qui pouvait vivre dans cette maison était celle de l'argent. Un vieux commis introduisit les deux ouvriers dans le cabinet de son chef.

M. Van Wydeghem était un vieillard de soixante-et-dix ans, petit, maigre, au teint jaunâtre, d'une figure intelligente et vers laquelle on se serait senti attiré si ses yeux, profond ment enfoncés dans l'orbite et surmontés d'épais sourcils, n'eussent pas, par la ténacité du regard, démontré qu'il s'efforçait de lire la pensée de ses interlocuteurs, sans attacher la moindre importance à leurs paroles qui, dans son esprit, ne servaient qu'à dissimuler la vérité ; ou bien encore, si ses lèvres minces et sèches et son menton ferme et osseux n'eussent pleinement indiqué que faire appel en lui aux sentiments généreux serait pure folie ; c'était un homme parfaitement armé pour les affaires, froid, méthodique, sachant défendre son bien, fort honorable du reste et dont la signature à Amsterdam ou à Londres valait son pesant d'or.

Après force salutations un peu gauches, après avoir roulé son chapeau dans ses mains, l'un des ouvriers fit connaître l'objet de leur visite.

— Vous savez, M. Van Wydeghem que les négociants du quartier se sont décidés à avoir des gardes de nuit pour prévenir les vols ; la liste de souscription a déjà de nombreuses signatures, et étant choisis pour garder le voisinage, nous venons vous demander d'y ajouter la vôtre.

— C'est une bonne idée, mes amis, que j'approuve entièrement, on ne pouvait mieux faire, et vous êtes d'honnêtes gens ?

— Vous en pourrez juger, Monsieur, par les certificats que nous vous soumettons.

— Allons, je suis satisfait, vous êtes d'honnêtes gens et nos propriétés seront en bonnes mains, car, mes amis, dans mes magasins, il y a bien des richesses ; j'ai quelques milliers de sacs de riz Patna, qui, grâce à la disette, me donneront un beau profit ; j'attendrai néanmoins pour les vendre, qu'elle soit plus accentuée. La partie de surons d'indigo de Calcutta rendra bien aussi, la qualité en est rare sur place ; mes cafés Java, mes sucres de Manille, mes étains Banca et le reste, tout cela fait un chiffre considérable et en voir la garde confiée à des mains honnêtes me sourit fort.

— Alors, Monsieur, nous pouvons compter sur votre signature ?

— Mais, de combien est le salaire que vous demandez, pour une vigilance de tous les instants, vous en comprenez l'importance ?

— Nous recevons, mon camarade et moi, cinq cents par nuit de chaque magasin que nous gardons.

— Cinq cents par nuit, deux cents et demi chacun, c'est si je ne me trompe par année l'intérêt d'une somme de trois cent trois florins de Hollande et vingt-et-un cents. N'est-ce pas un peu cher ? Je me rappelle le temps où un cent et demi par homme eût été considéré bien suffisant. Mais le luxe et l'esprit de dépense ont gâté toutes les classes. Enfin — mon voisin de gauche, M. Van Cuyp a-t-il signé ?

— Certainement, Monsieur, voici sa signature.

— Et ma voisine à droite, cette excellente veuve, Madame Meulenaer a probablement fait comme lui ?

— Oui, Monsieur, Madame Meulenaer a son nom sur la liste.

— C'est très-bien, je suis pleinement satisfait, voilà une entreprise dont j'attends grand succès. Reprenez vos papiers, car je ne signerai pas.

L'étonnement que cette réponse causait aux deux gardiens se peignit sur leurs visages.

— C'est bien simple, mes amis, reprit M. Van Wydeghem, pour veiller la maison de mon voisin à gauche et celle de Madame Meulenaer à ma droite, vous êtes obligés de passer devant la mienne ; or, vous êtes d'honnêtes gens, vos certificats le prouvent et je suis bien sûr que si vous voyiez un voleur s'attaquer à ma porte, vous défendriez ma propriété ; me contant à votre honnêteté, il est inutile que je signe.

Et il ne signa pas.

LOUIS RICHER.

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Mais comment les passerai-je, ces deux grandes journées ? Comment surtout passer le dimanche, ce jour fatal, toujours à l'affût, pour ainsi dire, de mes stations forcées sur la route, avec l'impatience fiévreuse qui bouillonnait dans mon sang, la hâte, la hâte brûlante d'en finir de cet exécrable voyage dont le terme venait encore d'être reculé ? La chaleur était intense et le sable, sur lequel Omaha est bâti, envoyait à la gorge comme des bouffées suffocantes qui desséchaient le gosier. Il était, cependant, plus de six heures du soir ; j'avais une soif ardente, mais quoi boire ? De l'eau à la glace ? Il m'en aurait fallu un pot, et c'était peut-être mortel. Du reste l'eau à la glace ne désaltère pas ; depuis Noé, tous les hommes savent à quoi s'en tenir là-dessus. Sur mon chemin, de minute en minute paraissaient des saloons dont l'odeur me provoquait et m'attirait ; j'étais devenu comme furieux de soif ; le besoin le plus pressant était de la satisfaire... J'avais gardé avec amour, avec religion, une pauvre petite montre bien modeste, mais pour moi d'un prix inestimable : je songeai que je pouvais la mettre en gage et que j'en retirerais quelques dollars qui me mettraient en mesure d'attendre le lundi. C'était un temps bien court, et, du reste, je pourrais la racheter si facilement !... Je vis devant moi l'neigine d'un prêteur sur gages : je m'arrêtai ; allais-je offrir à ce juif le dernier objet qui me rappelait des heures ineffaçables, pour toujours consacrées dans mon souvenir ? Il le fallait, c'était la seule ressource dont je pusse disposer ; j'entrai en palissant dans cette boutique cruelle où j'allais laisser ce qui me restait à cette heure de plus cher ; je marchandai, je débattis et je touchai quatre dollars.

C'était là ce que me rapportait toute ma bijouterie, quatre dollars ! J'avais gardé ma chaîne de montre pour entretenir l'illusion, et aussi un peu parce que je n'en aurais pas retiré trente cents. Après avoir avalé un pot de bière, je me rendis à l'hôtel. Rien, dans les temps modernes, n'égala le mouvement superbe avec lequel je remis au manager les cinquante cents qu'il m'avait prêtés. J'étais si confiant, si convaincu d'avoir une lettre de change le lendemain, que je me sentais d'humeur à faire des extravagances. Quatre cents soixante lieues seulement me séparaient désormais de Montréal, une enjambe ! J'avais envie de mépriser l'espace, il me semblait que la moitié des États-Unis était à moi et que je faisais un grand honneur aux citoyens d'Omaha que de daigner rester deux jours au milieu d'eux.—Avec trois piastres dans sa poche, et l'espérance, c'est à devenir fou.

J'entrai dans la salle à dîner d'un pas olympien ; il y avait là une dizaine de filles qui passaient et repassaient avec des plateaux contenant tous les petits plats qu'on mange d'ordinaire dans l'Ouest ; celles qui, pour le moment, n'avaient rien à faire, se tenaient à l'écart, un journal à la main et lisant : c'est comme ça. D'autres se promenaient autour des tables avec un éventail et chassaient les mouches ; c'est ces dernières qui avaient le plus à faire. Nous croyons communément qu'il y a des mouches dans le Canada, notre pays ; c'est là un préjugé qui a parfois sa raison d'être ! mai, grands dieux ! qu'est-ce donc en comparaison d'Omaha ? Là, les mouches naissent d'elles-mêmes ; c'est la génération spontanée dans toute sa liberté et sa puissance. Sous un soleil qui marque cent degrés et plus à l'ombre au milieu de sables qui brûlent les pieds, dans une atmosphère que n'agit aucun souffle, elles s'épanouissent et flottent comme ces milliards de grains de poussière que fait apercevoir un rayon de soleil glissant tout à coup à travers les perennes d'une croisée. Chaque hôte a devant lui, à table, un éventail qu'il secoue d'une main, tandis qu'il essaie de manger avec l'autre ; s'il s'oublie ou s'arrête un instant, les mouches auront couvert son assiette et bouché ses narines et ses oreilles. Les portes et fenêtres sont doublées de treillis extrêmement fins pour les empêcher de pénétrer dans les maisons, mais elles se forment d'elles-mêmes à l'intérieur et naissent pour ainsi dire sous les yeux : la nuit, l'obscurité les tranquillise ; mais dès qu'apparaît le premier rayon d'aurore elles s'éveillent comme électrisées, dansent sur vos paupières, sur vos lèvres, dans vos cheveux, et commencent un bourdonnement qui, répété de chambre en chambre, de corridor en corridor, suffit à réveiller tous les hôtes de l'hôtel. Ajoutez à cela que les nuits sont suffocantes et qu'il est impossible d'établir le plus léger courant d'air, même en tenant toutes les issues ouvertes.

Au sortir de table, je me demandai ce que je pourrais bien faire pour tuer le temps ; j'allai me faire raser et couper les cheveux, puis je repartis, en marchant droit devant moi. On est bientôt sorti d'une ville comme Omaha et l'on ne tarde à se trouver au milieu des habitations qui l'entourent comme une ville nouvelle, parsemée de villas et de cottages noyés dans les bosquets. Toute la banlieue d'Omaha est délicieuse, ce sont des collines qui s'élèvent capricieusement dans toutes les directions, couverte d'une verdure luxuriante, des ravins et des petites vallées qui conservent un ombrage humide, et d'où s'échappent des sentiers pleins de mystères aboutissant aux prairies qui envoient les mille parfums de leur sol exubérant. C'est un singulier contraste que cette ville bâtie absolument sur le sable, sans un arbre et sans ombre, avec cette ceinture ruisselante de fraîcheur embaumée, répandant avec un abandon plein de tendresse et une prodigalité délicate ses senteurs vivifiants.

Devant, coule le Missouri, longue artère vaseuse, tortueuse, aux bords insipides et plats, qui, seul, alimente la ville d'une eau impossible à clarifier. Au loin flottent et s'enfient, sous la fermentation du sol, les longues prairies, semblables à de grosses vaches laitières, aux mamelles toujours gonflées. Du haut des collines les plus élevées, on découvre une vaste étendue dans laquelle percent çà et là, vaguement, quelques villages perdus dans la mer des plaines ; c'est un spectacle d'une grandeur calme et assouvie ; on dirait que la nature, satisfaite et replète, entr'ouvre mollement ses seins où s'abreuvent ses innombrables nourrissons. Les routes sablonneuses s'étendent à perte de vue, et l'on voit fuir, à tous les points de l'horizon, les locomotives des chemins de fer gagnant les villes, grandes et petites, qui, désormais, ne se comptent plus jusqu'aux rivages de l'Atlantique.

Après une heure d'une marche contemplative, je revins à la ville et me mis à parcourir les deux ou trois rues principales. A part les magasins, les banques et quelques hôtels, il était impossible de trouver là autre chose que des saloons où entraient et d'où sortaient tour-à-tour des consommateurs flegmatiques, à la figure ennuyée. Je me rendis à l'hôtel et me dirigeai vers la salle de billard : là, même spectacle, mêmes physionomies : évidemment, Omaha n'était pas une ville d'une gaieté étourdissante. Vers minuit, je songeai que j'avais à peu près tout

vu, et que je pourrais bien aller me coucher, en attendant le lendemain qui serait mon jour de délivrance.

A midi précis, dimanche, je me trouvais au bureau de poste, et je demandais ma lettre de change, tout prêt à signer mon nom dans le livre des lettres enregistrées : *There is no registered letter for Mr. A. Buies*, me répondit un des commis du bureau de poste. Cette parole tomba sur moi comme une douche d'eau froide sur un corps baigné de sueurs. Je n'avais pas de lettre ! Pendant quelques minutes je restai comme abasourdi, cloué sur place ; puis je songeai qu'il pouvait bien y avoir un retard d'un jour et que, sans doute, le lendemain, ma lettre m'arriverait. Je repartis : chemin faisant, j'entrai dans un bureau de télégraphe et envoyai une dépêche pressante à Montréal, pour demander au moins des nouvelles de mon argent et savoir s'il était en route. Ce télégramme me coûta deux dollars et me laissa de nouveau complètement à sec. Je comptais avoir une réponse au bout de quelques heures. Dans la soirée je me rendis au bureau du télégraphe ; on n'avait encore rien reçu pour moi ; je me rendis à deux autres bureaux où la réponse à ma dépêche pouvait peut-être se trouver ; même néant. Jusqu'à deux heures du matin, j'allai ainsi d'un bureau à l'autre sans être plus avancé. Une inquiétude mortelle commençait à me serrer le cœur ; je me faisais toute espèce de consolations : "C'est un peu cher qu'un télégramme de deux dollars, me dis-je, et mon ami considère qu'il est inutile de m'envoyer un message, puisque mon argent est sur le point de m'arriver."

Je passai un bout de nuit fiévreuse, sans sommeil, pendant lequel j'avais cinq à six verres d'eau à la glace. Au matin, à huit heures, j'avais déjà parcouru les trois bureaux de télégraphe. Pas une réponse encore. J'attendis l'ouverture de la malle : "Nous ne recevons pas de lettre enregistrée, le lundi," me répondit le commis à qui j'avais parlé la veille. J'en avais donc encore pour une journée de plus. Cette journée, je la passai à aller d'un bureau de télégraphe à l'autre ; que pouvais-je faire et qu'avais-je à faire ? Mon inquiétude était telle que je ne pouvais pas rester assis un instant pour lire une ligne, pas même les nouvelles des journaux. Le mardi, pas encore de lettre, pas encore de message. Le lecteur ne peut pas comprendre, et, moi, je ne saurais lui dépeindre ce que c'est qu'une pareille situation.

Il faudrait qu'il eût vu Omaha, qu'il connût l'ennui accablant qui règne dans cette petite ville peuplée uniquement de gens arrivés depuis seulement quelques années et tous occupés d'affaires, il faudrait qu'il se rappelât que j'étais seul, constamment seul, que de dix heures du matin à cinq heures du soir, la chaleur était telle que personne ne se montrait dans les rues, que je ne pouvais trouver aucun remède à mes embarras, et qu'il me fallait attendre les mains liées, incapable de faire un pas, incapable d'une distraction quelconque, de la moindre petite promenade dans quelque endroit avoisinant, parce que je n'avais pas seulement vingt cents pour payer un omnibus, que j'étais comme emprisonné, sans raison apparente, depuis trois jours, dans une ville où les voyageurs n'arrêtaient jamais plus de quelques heures, que ma soif constamment alimentée par une chaleur accablante, par l'inquiétude et par le mouvement incessant que je me donnais, était devenu insatiable, et que pour chaque verre que je prenais, il me fallait misérablement demander crédit, que tout cela devait sans doute commencer à paraître étrange au manager de l'hôtel qui, d'un moment à l'autre, pouvait me demander de l'argent, que mon humiliation grandissait déjà presque à l'égal de l'inquiétude, que je craignais presque de me montrer aux repas, qu'il me semblait que tout le monde lisait sur ma figure le donjon profond où je me trouvais, que je n'avais absolument aucune ressource, de quelque côté que je me tournasse, pour sortir du cercle de fer qui m'étreignait ; enfin, que je ne pouvais vivre, passer une journée que par l'espoir du lendemain qui sans cesse reculait.

"Si une heure d'attente expire lentement," a dit le poète, qu'est-ce donc que vingt-quatre heures d'une angoisse qui me laissait à peine quelques instants d'un sommeil douloureux ? Le mercredi vint ; ni message ni lettre encore. Je ne sais pas au juste comment je revins de la malle ce jour-là : ma pauvre tête avait été si bouleversée, depuis deux jours, que je la sentais rapidement gagnée par la folie. Évidemment j'étais abandonné par tout le monde ; je n'avais plus un ami, et l'on avait vite oublié l'absent qui ne devait plus revenir : "Puisqu'il est parti, c'est son affaire, ce n'est pas à nous de le tirer d'embarras ; c'était là sans doute ce que l'on disait de moi..." La souffrance rend injuste ; j'oubliais, en ce moment, que j'avais laissé derrière moi des amis qui ne m'eussent jamais fait défaut dans aucune circonstance de la vie ; à l'heure même où la perte de toute espérance allait peut-être me porter le coup fatal, eux songeaient au meilleur moyen de me faire parvenir mon argent sans retard, et ils n'avaient pu le trouver qu'avec beaucoup de peine, comme on va le voir.

Il y a aux États-Unis un système de mandats par télégraphe comme nous en avons un sur la poste. Il suffit de déposer à un bureau de télégraphe telle somme à destination de tel endroit pour que le destinataire la touche une heure après ; mais ce genre d'opération ne se fait point entre les États-Unis et le Canada ; je l'ignorais encore, on ne m'en avait pas prévenu, et, comme j'avais demandé dans ma première dépêche qu'on m'envoyât un mandat par télégraphe, et qu'il y avait déjà quatre jours de cela, j'avais quelques raisons de ne plus espérer.—Autre chose : en supposant qu'on m'eût envoyé une lettre de change, je n'aurais pu en toucher le montant sans faire constater rigoureusement mon identité. Oh ! les gens de l'Ouest sont féroces sur ce point, et ils ont bien raison, car ils habitent un pays où toutes les précautions sont utiles. Ils ne vous reconnaissent en affaires que lorsque votre identité est constatée par quelque personne connue ; les meilleurs papiers du monde ne vous serviraient de rien, car qui peut certifier qu'ils sont authentiques ? Comme je ne connaissais personne dans Omaha, je n'aurais pu en aucune façon me faire reconnaître pour Arthur Buies, chroniqueur, voyageur par secousses, que le sort a fait par ironie seigneur et pour de bon bohème incurable.

Or, pendant que je me désespérais, mes amis avaient songé à tout cela ; ils s'étaient informés, et après tous renseignements pris, ils avaient convenu de faire un dépôt dans une agence commerciale, laquelle télégraphierait à une agence semblable à Omaha de livrer cent dollars en or à la personne qui viendrait les réclamer dans certaines conditions bien définies. Mais, pour le moment, j'ignorais tout cela, et les malheurs répétés avaient fini par m'enlever la confiance aussi bien que l'espoir. Avant de renoncer à tout, je résolus d'envoyer un nouveau télégramme, un télégramme pressant, suppliant, qui dit en dix mots ce que j'aurais écrit en cinq pages. Pour ce télégramme, il fallait deux dollars. J'engageai mon pistolet qui m'en rapporta cinq, et je courus au bureau du télégraphe.

Mon message partit, et toute la journée j'attendis en vain une réponse. J'étais allé peut-être trente fois d'un bureau à un autre, et les opérateurs avaient fini par être tellement fatigués

de moi qu'ils me regardaient à peine et me répondaient après la troisième ou quatrième question.—Les ai-je ahuris, les ai-je ennuyés, tanés, fendus, sciés dans tous les sens, ces pauvres opérateurs ! Ils tenaient bureau de jour et bureau de nuit ; à deux heures, à trois heures du matin, j'arrivais et je demandais une dépêche, et toute la journée en outre je les harcelais.—Enfin, je voulus frapper un grand coup, j'allai trouver le surintendant lui-même d'une des lignes, et lui déclarai qu'il me fallait absolument une réponse, que j'y avais droit, que je soupçonnais que mes dépêches n'avaient pas été régulièrement expédiées, et qu'il était tenu de s'informer si, au moins, elles avaient été livrées à leurs destinataires à Montréal.

Le surintendant me fit justice : il envoya lui-même une dépêche au bureau de Montréal et réclama une réponse catégorique, en me disant de revenir le lendemain. Il était alors onze heures du soir ; je me rendis à mon hôtel un peu tranquillisé. Dès huit heures, le lendemain matin, je me trouvais à l'ouverture du bureau du jour. Il n'y avait pas encore de réponse, mais je n'avais pas de raison de m'en étonner ; un opérateur m'expliqua que toutes les dépêches envoyées des États de l'Ouest au Canada devaient subir un temps d'arrêt à Détroit, d'où elles étaient expédiées dans mon pays par des lignes canadiennes ; il me donna à entendre que la réponse au message du surintendant pourrait bien ne pas arriver avant le soir.

Ce jour-là était le jeudi. Dès onze heures, c'est-à-dire à l'heure de la distribution de la malle venant de l'Est, je me trouvais au bureau de poste : "Il y a une lettre enregistrée à votre nom, me dit le commis. De qui l'attendez-vous et de quel endroit ?" Ces formalités étaient nécessaires ; heureusement qu'elles ne m'offraient aucune difficulté. Je répondis nettement ; il n'y avait pas d'erreur possible, et l'on me livra ma lettre... Je n'osais y toucher, ma main tremblait, il me semblait marcher sur des fils électriques ; le bonheur trop longtemps attendu est comme le bonheur inattendu ; il vous surprend avec autant de violence et vous n'osez y croire.—J'avais donc là cent dollars et j'allais sortir de ce trou maudit où depuis cinq jours, j'éprouvais des humiliations, des déceptions et des découragements sans nombre !—Je courus à l'hôtel sans ouvrir ma lettre ; le train devait partir avant dix heures et demi, et j'avais une foule de petites choses à faire. Je préparai ma malle et je m'habillai pour le voyage. Je descendis et demandai mon compte ; je devais avoir l'air de Napoléon à Austerlitz. Il y avait dans Omaha un brave Allemand, propriétaire d'un saloon, qui m'avait fait souvent crédit sur ma bonne mine ; je pensai à lui d'abord ; je courus à la banque la plus voisine, j'entr'ouvris en frémissant ma lettre... et il y avait de dans un billet de dix dollars !.....

Non ! cela ne pouvait être. Je tournai et retournai vingt fois le billet entre mes mains : mes yeux me trompaient sans doute ; il ne pouvait y avoir tant d'ironie et tant de perfidie dans un simple billet de banque... Pourtant, il fallait bien se rendre à l'évidence du chiffre ; la lettre ne contenait qu'un mot : "Mon cher ami, je vous envoie les dix dollars que vous m'avez demandés par votre télégramme de San Francisco ; que Dieu vous bénisse ; très pressé." C'était l'opérateur qui s'était trompé et qui avait demandé pour moi dix dollars au lieu de cent, et cette lettre m'arrivait huit jours après son départ du Canada ; c'était alors le deux juillet, et elle était datée du vingt-cinq juin. Comment cela se faisait-il ? Il n'y avait pourtant que trois jours de chemin de fer entre Omaha et Montréal ; pourquoi cette lettre en avait-elle mis sept à me parvenir ? Je courus au bureau de poste m'informer. Un des employés me fit savoir que les lettres venant du Canada étaient toujours retardées de quelques heures à Détroit, ce qui leur faisait perdre une journée, et qu'elles étaient ensuite régulièrement retenues une autre journée à Chicago pour la redistribution dans tous les États de l'Ouest ; qu'en outre il était très rare que, pour une cause ou pour une autre, sur cette longue distance, les lettres ne fussent retardées d'un jour ou deux de plus.

Tous ces retards m'eussent été indifférents, pourvu que j'eusse reçu cent dollars au lieu de dix. Mais cela était par trop fort, et il me semblait que le destin abusait ; avoir pris la peine d'envoyer un télégramme ne à onze cents lieues, et le payer trois piastres pour en avoir dix, cela me paraissait une fatalité de mauvais goût ; il y avait bien d'autres farces à faire que celle-là, et le sort aurait pu attendre un autre moment pour me jouer un pareil tour. Néanmoins, j'avais dix dollars dans ma poche et je pouvais faire figure avec cela pendant quarante-huit heures au moins ; je pourrais dans tous les cas au moins payer mes cigares et mes verres et ne pas renouveler vingt fois par jour les mêmes petites humiliations ; j'aurais une physionomie tout comme un autre homme, des jours que la honte ne ferait plus rougir à chaque instant et des yeux qui oseraient en regarder d'autres.

La première chose à laquelle je pensai fut d'aller retirer ma montre. Comme je la tins longtemps sur mon cœur, bien serrée, bien close dans cette petite poche de gilet où, depuis tant d'années, elle en avait senti chaque battant ! il me semble que lorsqu'elle y rentra de nouveau, après cinq jours de séparation, elle frétillait d'aise et cherchait à se blottir dans le petit fin foud du coin afin de ne plus en sortir. Je la regardais, je l'embrassais et je la remisais vite dans son trou de peur de la perdre encore. Que voulez-vous, lecteurs ! ceci est peut-être puéril à vos yeux ; c'est que je ne puis donner aux choses leur valeur et leur véritable expression. Cette petite montre était pour moi dix années de ma vie qui me revenaient tout-à-coup, dix années pendant lesquelles elle ne m'avait pas quitté un instant, et, dans l'horrible abandon où je vivais depuis un mois, une heure de conversation muette et attendrie avec le seul objet qui me rappelât tant de choses envolées, mais toujours chères, était-ce donc trop ?

Je retournai aux bureaux du télégraphe, c'est ainsi que je passai la journée entière, ou bien encore, j'allais à l'arrivée de tous les trains, et le soir entre sept et huit heures, je faisais une promenade dans les bois et les vallées serpentines qui entourent Omaha. Cette fois encore, il n'y avait pas de réponse au message du surintendant, qui, cependant avait été envoyé depuis déjà dix huit heures. Alors je compris que c'en était décidément fini de moi. Je n'avais pas voulu m'adresser à ma famille, parce que tous les membres en étaient di-pressés à droite et à gauche à la campagne, et qu'il aurait fallu trop de temps pour en recevoir une réponse ; je n'avais pas voulu davantage écrire, parce qu'à tout compter il ne fallait rien moins que dix jours pour qu'une réponse m'arrivât et j'avais toujours pensé que le langage du télégraphe était plus énergique, plus pressant, mon horrible position serait plus vite comprise. Mais pour le coup je résolus de tout tenter ; j'envoyai quatre à cinq lettres dans toutes les directions et un télégramme que je payai trois dollars, et qui devait arracher les entrailles de mes amis, s'ils en avaient encore.

Lorsque j'eus fini, il était six heures du soir. Je soupa lentement, posément, je relus mes lettres, les affranchis tout

comme aurait fait un capitaine, puis me rendis de nouveau au *Telegraph office*, déterminé cette fois à commettre quelque crime inouï si je n'avais pas de nouvelles: "There is an answer for you, and a right one also," me dit un des opérateurs que j'avais particulièrement ahuri. "Wait a moment, I will write it down for you, it is just arrived."

Tout mon sang avait reflué en une seconde vers mon cœur; mes jambes tremblaient et mon gosier n'aurait pas pu laisser passer une aiguille. Sans doute on avait mis toutes les banques du Canada à sec pour m'en expédier leurs dépôts.

A. BUIES

(A continuer.)

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. HELLO.

Suite.

Au point de vue de l'Art il n'y a rien dans Ovide. Les *Fastes* ne sont qu'un calendrier. L'*Ars amatoria* et le *De Remedia amoris* n'ont pour but que de profaner les plus nobles sentiments du cœur de l'homme. Ils ont fait honte au paganisme.

Et les *Métamorphoses*, qu'en dites-vous?—Vous les avez traduites quand vous étiez sur les bancs de la cinquième?—Hélas! oui. Cependant "n'est-il pas frappant qu'un homme puisse raconter ces horribles bêtises sans se détourner d'elles un moment pour regarder les objets dont elles sont la parodie? Est-il possible qu'un homme, qui se donne pour poète, ait pu si longtemps prolonger cette arlequinade sans heurter, même par hasard une idée sur sa route!"—Ce jugement d'Ernest Hello vaut-il, dites-moi, celui de vos anciens professeurs? (si toutefois ils vous en ont donné ou s'ils étaient en état de vous en donner un, ce qui n'arrive pas souvent.)

Les *Métamorphoses*, dit-on, sont un harmonieux tissu de 246 fables. C'est l'œuvre d'un esprit prodigieusement facile; d'une imagination brillante et riche qui a su trouver pour chacun de ces tableaux les couleurs qui lui conviennent; d'un goût heureux qui a su harmoniser toutes ces couleurs et en former un ensemble de décorations charmantes. C'était une tâche difficile, et Ovide l'a remplie avec un bonheur que Virgile seul a surpassé.

Tout cela est vrai; mais tout cela ne compte pour rien dans l'appréciation d'une œuvre d'art. Tout cela se réduit à dire que si Ovide a su faire des tours de force, qu'il a connu et pratiqué l'art heureux des transitions, qu'il a le mérite de la difficulté vaincue et le talent de peindre pour peindre. Sans tenir ces choses absolument pour rien, je les tiens pour peu de chose, et je maintiens mon appréciation. Les *Métamorphoses*, non plus que les autres œuvres d'Ovide ne sauraient être appréciées au point de vue de l'art.

Pourquoi donc fait-on étudier Ovide aux enfants? Qu'est-ce qu'ils y voient de si beau, de si bon et de si vrai?—Ovide a su faire des tours de force et mêler des couleurs. Voilà tout ce qu'il vaut quand il vaut quelque chose. Enseigner Ovide, c'est avouer qu'on ne sait rien en fait d'art ou qu'on ne réfléchit pas à ce que l'on fait.

DE L'EPOPEE ITALIENNE

I

DANTE—(1265)

Le berceau de Dante fut placé à l'âge héroïque de la philosophie du moyen-âge. La fin du treizième siècle et le commencement du quatorzième sont une période importante de l'histoire de l'esprit humain et de l'Eglise. Les études théologiques avaient été portées avec saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin à des hauteurs que personne encore n'a surpassées. C'était l'heure où l'Eglise, fatiguée des luttes contre les puissances politiques, commençait à se retirer uniquement dans sa citadelle spirituelle et allait laisser aux peuples à se défendre eux-mêmes contre l'arbitraire d'un pouvoir auquel allait manquer le frein suprême. Deux grandes passions dominaient donc les esprits: la passion de l'étude et la passion politique. Toutes deux aboutissaient à la passion religieuse par la théologie, et la question de l'autorité temporelle et de ses rapports avec l'Eglise.

Subordination du monde naturel au monde surnaturel dans l'individu comme dans la société, tel est le résumé de la doctrine philosophique et sociale du moyen-âge.

Le monde naturel occupait la plus grande place dans l'épopée ancienne. C'est lui qui en faisait tout l'intérêt. Avec Dante au contraire, le lieu de la scène sera le monde surnaturel tout entier tel qu'il nous est fourni par les données de la foi. C'est là que le poète va résoudre tous les grands problèmes du temps et de l'éternité.

Ce pèlerin des rivages éternels est peut-être celui de tous les poètes qui a le mieux compris les choses du temps. Il les a toutes connues et expliquées comme pouvait les connaître et les expliquer son siècle. En philosophie il recueille tous les lambeaux de vérité épars dans les divers systèmes jusqu'à lui. En théologie il est le disciple de saint Bonaventure et de saint Thomas, disciple digne de tels maîtres. En politique il fut l'admirateur trop passionné de l'empire d'Allemagne, et joignit l'amour de l'autorité et l'amour de l'indépendance. En religion il croit fermement et hautement tous les dogmes de la foi catholique, et son tombeau a redit encore le témoignage que lui rendent ses contemporains:

Theologus Dantes, mellius dogmatis exspers.

Toutes les idées et toutes les passions du moyen-âge se retrouvent donc dans la *Divine Comédie*.

Dante résume non-seulement les idées de son époque, mais celles des temps qui l'ont précédé. La *Divine Comédie* n'est pas seulement une œuvre poétique, théologique et philosophique, elle donne le jugement du poète et de son temps sur l'histoire de l'humanité. On l'a très-bien définie, je crois, une encyclopédie complète du moyen-âge.

Le caractère de Dante ne sera donc pas, comme celui d'Homère, la naïveté de l'enfance. Dante est un poète philosophe, un poète essentiellement réfléchi. Ce ne sera pas non plus un poète adorateur de sa parole comme Virgile. Dante a le culte de l'idée; il n'a pas celui de la phrase. Il a la même franchise qu'Homère, presque toujours la même simplicité charmante, avec quelque chose de plus mûr, de plus haut et de plus profond. Virgile avait oublié la naïveté. Dante l'a réapprise. Ce n'est plus la naïveté de l'enfant: c'est la naïveté du cœur, de l'imagination et du génie.

Mais comment Dante a-t-il réuni ces choses inconciliables, une philosophie complète et une poésie toute naturelle, franche, simple et naïve? Ces deux choses si contraires en apparence devraient ne se séparer jamais. La poésie n'a pas d'autre splendeur que celle du vrai parce qu'elle n'est qu'une manifestation du beau. Si la poésie s'est trop souvent isolée de la philosophie, c'est qu'on a cru que les images et les splendeurs de la parole étaient quelque chose sans la splendeur de l'idée. On a voulu qu'il y eu deux mondes entièrement séparés, celui de la raison et celui de l'imagination. On a cherché la séparation où il n'y avait que distinction.

De même que dans l'homme les sens aident à l'esprit, que l'imagination et la sensibilité prêtent leur force à la raison, ainsi la poésie qui vit d'imagination et d'images s'allie naturellement à la philosophie. Cette union de la poésie et de la philosophie pour n'être pas froide a souvent besoin du symbolisme. "Le symbolisme est le contraire de l'allégorie." L'allégorie matérialise l'idée; le symbolisme idéalise la matière et le fait. Il voit dans le monde naturel l'expression ou le symbole du monde surnaturel. Il n'y a rien de plus poétique et rien de plus conforme à la philosophie puisqu'en réalité le monde naturel n'est que la parodie du monde surnaturel dans le temps et l'espace. Aussi la plus belle de toutes les poésies est symbolique: c'est la poésie biblique.

C'est là que Dante s'est inspiré. La céleste vision du *Purgatoire* qui est peut-être le plus beau passage de tout son poème est entièrement symbolique, et aussi presque entièrement d'inspiration biblique. On reconnaît partout l'influence de la poésie sacrée sur le génie du poète, ne fut-ce qu'à cette simplicité et à cette naïveté charmante dont il ne trouvait aucun exemple dans les auteurs profanes qu'il connaissait. Mais on le reconnaît surtout au symbolisme parfait de l'ouvrage.

Dans la *Divine Comédie* tout est symbolique, l'ensemble, les personnages et jusqu'aux moindres détails. Pour l'ensemble Dante lui-même l'affirme. "Le sujet de l'ouvrage littéralement compris est l'état des âmes après la mort, car tel est le point sur lequel le poème roule dans tout son cours. Au sens de l'allégorie, le poète traite de l'Enfer de ce monde, où nous voyageons comme des pèlerins avec le pouvoir de mériter et de démeriter." Le fils du grand poète, Giacomo di Dante, le dit plus clairement encore. "Dans la première partie, il considère le vice qu'il appelle Enfer... La deuxième partie a pour sujet le passage du vice à la vertu, qu'il nomme *Purgatoire*... La troisième et dernière partie est celle où il envisage les hommes parfaits, et il l'appelle Paradis." (1)

Tous les personnages aussi sont symboliques, au moins ceux qui prennent part à l'action. Dante lui-même paraît dans tout le cours du poème. Il représente l'homme pèlerin dans le temps. Il suit d'abord Virgile, c'est-à-dire la raison humaine privée du secours de la foi; puis Béatrice, ou la raison illuminée par la grâce de la révélation divine. La Vierge Marie représente la clémence divine, et sainte Lucie la grâce illuminante. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que chacun de ces personnages représente toujours parfaitement l'idée dont il est le symbole, sans cesser d'être vivant.

On ne pourrait peut-être pas trouver un seul détail dans la *Divine Comédie* qui n'ait sa raison d'être que dans l'imagination du poète. Au fond de chacun il y a une raison scientifique ou philosophique; et cela ne gêne nullement le poète. Il est aussi à l'aise dans ses fictions que s'il ne s'occupait jamais que du sens littéral.

••

Toute la philosophie de Dante se réduit à trois points principaux. L'homme aux prises avec le mal sans aucun mélange tel qu'il le voit dans l'Enfer; l'homme dans le rapprochement du bien et du mal; et l'homme dans le bien sans aucune altération.

1o. Le poète nomme mal le vice ou la disposition de notre volonté contre celle de Dieu. Il y a trois dispositions que le ciel ne veut pas: L'incontinence, la malice et la brutalité.

L'incontinence comprend: la luxure et la gourmandise, l'avarice et la prodigalité, la colère et la mélancolie énervante et paresseuse. La malice se propose l'injustice qu'elle atteint par la violence et la fraude. La violence s'exerce contre Dieu, soi-même et le prochain; et elle comprend le meurtre et le brigandage, le suicide et la dissipation, le blasphème, l'usure et les crimes contre la nature qui est fille de Dieu. La fraude s'exerce contre ceux avec lesquels on n'a que les liens de l'humanité; ou contre ceux avec qui l'on a des liaisons plus étroites, et elle se nomme trahison.

La brutalité c'est l'état de l'homme abandonné à l'esclavage de ses passions.

La cause du mal c'est l'amour qui peut errer en se dirigeant vers le mal, ou vers le bien avec excès ou insuffisance. L'homme ne peut haïr ni Dieu ni soi-même, mais seulement le prochain. Il aime donc le mal du prochain par orgueil, envie et colère. Si l'âme tend vers le bien avec un effort insuffisant, elle se livre à la paresse. Enfin si elle recherche trop avidement des biens qui ne font pas le bonheur, elle se rend coupable d'avarice, de gourmandise et de luxure.

L'amour est porté au mal par une triple concupiscence; celle des sens qui est la volupté, celle de l'esprit qui est l'ambition, et celle qui recherche les moyens de satisfaire l'une et l'autre, la cupidité.

2o. Voilà quel est le mal dans l'homme. Il n'a d'autres limites que la liberté. Il se reproduit dans la société avec les mêmes caractères, mais avec des proportions plus vastes. L'erreur qui est le mal de l'esprit s'y reproduit dans les doctrines religieuses et philosophiques; le vice dans le gouvernement temporel et spirituel des nations. Ici le mal n'a d'autres limites que la conscience publique.

3o. Enfin il est un lieu où le mal se consommera et deviendra immuable, l'Enfer, où gémissent éternellement les âmes que leurs erreurs ou leurs péchés ont pour jamais éloignées des regards de Dieu. La cité de l'Enfer est placée dans l'intérieur de la terre, loin de la lumière. C'est un abîme sans fond où roule un ouragan éternel. Neuf cercles creusent l'abîme se resserrant à mesure qu'ils s'enfoncent. Le premier renferme les anges et les hommes neutres entre Dieu et ses ennemis. Au-dessous sont les infidèles qui n'ont pas connu la lumière du christianisme. Les quatre cercles qui suivent contiennent les victimes de l'incontinence. Le sixième les hérétiques, le septième les violents, le huitième ceux qui ont commis la fraude, le neuvième les traîtres.

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

(La suite au prochain numéro)

(1) Traduction d'Osanaga.

LE FORT DE CHAMBLY

Monsieur le Rédacteur,

Vos lecteurs s'intéresseront sans doute à un débat qui occupe tant soit peu notre petit monde archéologique et littéraire. Il s'agit du fort de Chambly dont il serait question de conserver les débris tels qu'ils sont,—objet fort louable assurément. Des nouvelles qui ont couru la presse depuis un mois attribuent en partie l'honneur de cette idée et des démarches auxquelles elle a donné lieu à M. Benjamin Sulte. De là le débat—car il s'agit de savoir si réellement M. Sulte a contribué à propager en Canada et en France le sentiment de conservation qui inspire aujourd'hui une société d'archéologues et de savants de France et quelques cercles canadiens, en vue de préserver ou de restaurer les nobles ruines de Chambly.

D'après une lettre de M. Sulte que la *Minerve* a publiée jeudi, à M. J. O. Dion, de Chambly, et à M. LeMeyer-Masselin, un français qui habite le Canada depuis quelques années, reviendrait l'honneur de ce mouvement. Néanmoins malgré la modestie de M. Sulte, et sans rien ôter au mérite des deux messieurs dont je viens de parler, il est permis de croire que sans les strophes de notre concitoyen sur le fort Chambly, le mouvement dont nous parlons n'existerait pas encore. Je crois donc, qu'il serait juste de remettre sous les yeux du lecteur, ces vers dont il a été fait mention depuis quelques temps dans les journaux sans qu'on ait eu la pensée de les reproduire.

On les trouvera ci-dessous, mais auparavant quelques notes d'histoire sont indispensables:

Le fort Chambly, bâti de bois en 1666, fut reconstruit de pierre en 1711. Plus tard, en 1775, le général américain Sullivan le brûla, en descendant la rivière Chambly, et depuis cette époque il est resté dans l'état où l'a réduit l'incendie. Les murs sont restés debout. Tel qu'il est ce n'est plus qu'un débris, sans importance autre que les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Ces souvenirs sont des plus glorieux pour le peuple Canadien, et le poète qui les a chantés a fait une œuvre méritoire et patriotique. Nous lisons ces vers à la page 136 des *Laurentiennes*.

O mon vieux fort reste debout,
Brave l'abandon et l'orage.
Dernier vestige d'un autre âge,
Résiste au temps qui détruit tout!
Le souffle enivrant des batailles
Peut ranimer tes hauts remparts:
C'est un beau champ de funérailles
Pour qui défend ses étendards!

Cueillons la fleur qui s'étiolo
Oubliée au pied des débris!
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Hélas! un outrageant oubli
Entoure la vieille relique.
Où donc est la race héroïque
Des défenseurs du fort Chambly?
Près du torrent couvert d'écume
Qui gronde son chant cadencé,
Mon enthousiasme s'allume
Au souvenir de son passé.
Cueillons la fleur.—

Au temps où les fiers Iroquois,
Poussés d'une ardeur sanguinaire,
Apparaissent sur la rivière
Avec la hache et le carquois,
Ses murs à ces farouches maîtres
Savaient commander le respect;
Les ennemis de nos ancêtres
Tremblaient de rage à son aspect.
Cueillons la fleur.—

Témoins des combats, des exploits
Qui firent jadis notre gloire,
Il me rappelle la mémoire
Du sang répandu pour nos droits.
Ah! de nos nobles origines
Aimons les berceaux glorieux:
Sur les tombeaux, dans les ruines
Est le culte des fils pieux.
Cueillons la fleur.—

Là, furent les germes sacrés
D'où sortirent nos destinées:
Malgré la trace des années
Qu'ils soient à jamais vénérés!
Que l'ardente foi de nos pères,
Leur courage au sein du danger,
Dans la paix, les crises, les guerres,
Subsiste pour nous protéger!
Cueillons la fleur.—

Canadien, pour d'autres combats
Ton intelligence s'appête.
Ne laisse point courber ta tête,
Ne laisse point fléchir ton bras.
Contemple en ton âme attendrie
La grandeur de tes anciens jours;
Il fut un temps où la patrie
Sans partage avait tes amours!

Cueillons la fleur qui s'étiolo
Oubliée au pied des débris.
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Ces vers ne sont pas de l'année 1867 comme l'indique le recueil des *Laurentiennes*, mais de 1863, époque où l'auteur les fit voir à plusieurs personnes des Trois-Rivières. On y reconnaît à première vue cet amour des traditions canadiennes qui ne l'a jamais abandonné. Quelques vers méritent aussi de fixer l'attention du lecteur. Par exemple "le souffle enivrant des batailles peut ranimer tes hauts remparts" est une prophétie qui se réalisera, car Chambly devra être dans l'avenir comme dans le passé l'une des principales clefs frontières de notre pays. Le torrent "couvert d'écume" qui gronde son chant cadencé, est à la fois une photographie et une note musicale imitative des curieux rapides que la rivière Chambly forme sous les murs même du vieux fort. Et "au temps où les fiers Iroquois," rappelle les terribles incursions de ces ravageurs contre qui le fort fut élevé en premier lieu. Canadiens, lisons ceci: "sur les tombeaux, dans les ruines est le culte des fils pieux," et nous serons portés à apprendre l'histoire de nos ancêtres et du "sang répandu pour nos droits." C'est dans ces années de

luttés sans merci que "les germes sacrés de nos destinées" commencent à donner signe de force et que la nationalité française du Canada prit naissance au milieu de malheurs et d'actes d'héroïsme inouïs. Pour finir, le poète s'écrie : "contemple la grandeur de tes anciens jours!" de ces jours qui furent grands par le courage, le dévouement, l'esprit chrétien de nos pères. Je ne parle pas du refrain, il résume l'esprit de la pièce : le patriotisme est une vertu que trop souvent on met à l'écart, qu'on "isole."

Puisse le désir de "conservation" exprimé dans ces vers se réaliser! Le Canada en saura gré à ceux qui y auront mis la main, car si la dernière fortification militaire qui nous reste du temps des Français périsait sur le sol comme une "fleur oubliée au pied des débris," on pourrait dire de nous que l'indifférence, le mépris du passé et le manque de respect des ancêtres nous présagent une ruine nationale inévitable et pro haine.

En terminant, je laisse au lecteur si ces beaux vers de M. Sulte, consacrés au fort de Chambly, n'auraient point, pour une large part, inspiré le sentiment patriotique qui s'est manifesté depuis quelques années dans notre pays, en vue de concilier à nos descendants cette relique du passé.

TRIFLEUVIEN.

CATASTROPHE DE FALL RIVER

Dans notre dernier numéro nous avons publié une dépêche télégraphique annonçant le triste accident arrivé à Fall River, le 19 courant. Voici, d'après les renseignements officiels qui nous sont parvenus, la liste des victimes de l'incendie :

Tués (24 personnes)

Noé Poitras, fils de M. Ulric Poitras, 134 rue Pleasant; le malheureux enfant fut tué en se précipitant d'une fenêtre.
Victorine, fille de M. Beaunoyer, brûlée vive.
Thomas Keavney, rue Robeson.
Anne Smith, 12ème rue.
James Smith " "
Kat Murphy, rue Quarry.
Maggie Murphy " "
Bridget Murphy, " "
Ephraim Keith, rue Robeson.
Margie Deino, 12ème rue.
Maggie Healy, " "
Emma Healy, " "
Catherine Connell, rue Tremont.
Horra Coffee, 12me rue.
Robert Smith, rue Tremont.
James Newton, " "
James McDonald, " "
Nary Healy, 168 rue Bedford.
Anna Twimley, rue Morgan.
Mike Davaine, " "
James Turner, 183 rue Bedford.
Hannah O'Brien, blessée mortellement, rue Bedford.
Jane Hunter, rue Bedford.
Mary Ann Naley, rue Bedford.

Blessés (16 personnes)

Delia Poitras, fille de M. Ulric Poitras, 134 rue Pleasant.
Marie Brodeur, 12ème rue.
Jean Brodeur, " "
Delia Beaunoyer, " "
Joseph Ramsbottom, 12ème rue.
Alfred Bidiscomb, 12ème rue.
Isabelle Mcorhead, " "
Maggie Dawny, " "
Maggie Lamigan, " "
Kate Harri gton, " "
John Cobutt, " "
Anne Daly, " "
Un fils de M. Samuel Vinscomb.
James Healey, rue Bedford.
Thomas Gibson, rue Bedford.
Peter Quinn, " "

LA SUSPENSION DE "L'UNIVERS."

Une dépêche du câble en date du 8 courant, nous apprenait que *L'Univers* avait été suspendu pour deux mois. Le télégraphe a fait erreur; le journal de M. Louis Veillot n'a été suspendu que pour quinze jours et il a dû reprendre sa publication hier, 22 septembre.

Voici l'article qui a motivé la suspension de *L'Univers*; il est intitulé "La reconnaissance de Serrano."

C'est fait! Entrez, Serrano, dans la famille des souverains et chefs de peuples de l'Europe. Telle qu'elle est, vous ne la dépaysez pas. Le premier qui fut roi, dit l'oracle, fut un soldat heureux. Dès le début, Serrano, vous fûtes du moins ce que le monde s'appellerait un heureux soldat. Pas de siège, pas de canonnade, pas de rocs à franchir, pas de mur à traverser, et la place fut prise.

Or, si d'aventure on s'inquiète
Qui m'a valu telle conquête,
C'est l'allure de mon cheval....

Musset en a fait l'épopée et Monpon, la musique, connu de tous les conquérants d'omnibus. Mais l'heureux Serrano a fait fortune en omnibus. Le boudoir donnait sur le trône. C'est lui qu'Offenbach a prophétisé :

Il grandira, car il est Espagnol!

L'Espagne, la grande Espagne, jadis peuple du Christ, aujourd'hui, officiellement, peuple de Serrano!

A vous, familles royales jadis fières, à vous, nations de l'Europe jadis hautaines et honorées. Voyez où vous en êtes venus depuis cent ans. Voilà, rois qui vous élevez contre Dieu, que Serrano est devenu, par vous, semblable à l'un de vous; voilà, peuples, que l'un de vous est devenu, par vous, l'apparage de Serrano! Serrano vous entendez bien; un équivalent de Mme Du Barry! Sans doute, c'est le triomphe des Grâces et de l'Amour. Rois et peuples, vous le payerez cher. L'événement n'est pas mince. Il est bouffon, mais lugubre,

comme tout ce temps et toute chose purement civile, militaire et politique de ce temps. En ce temps, tout enterrement commence par une farce, toute farce finit par un enterrement. On voit, en ce temps, des choses atroces qui ne sont ni comiques ni tragiques, qui étonnent, qui amusent presque, et qui finissent par apparaître telles qu'elles sont, bêtes atrocement.

Il n'y a rien de plus inexplicable que cette reconnaissance de M. Serrano, si ce n'est quant à nous, triste, France, que la Prusse l'a exigée et en faisait peut-être un cas de guerre. Mais quant aux autres, pourquoi? Pourquoi l'Angleterre, pourquoi l'Autriche, pourquoi même la Prusse et même l'Italie? Une seule chose peut en rendre compte : la destruction et l'avilissement du droit dans l'esprit des rois et dans l'esprit des peuples. Les rois sentent qu'ils ne méritent plus de régner, et les peuples qu'il ne méritent plus d'être gouvernés. Sur cela ils sont d'accord.—Nous gouvernera qui pourra et l'entreprendra qui voudra, au hasard!

C'est la constitution définitive de l'Europe.

L'exemple de Serrano vient à point. Serrano n'est pas un premier venu. Nous avons dit un jour, croyant à peine exagérer, que le triomphe de la révolution serait d'aller prendre son dictateur au bain. Car un homme qui aurait fait sa peine ne serait pas assez pur; il aurait fait que preuve de subordination, de justice et de conduite. Un galérien en exercice, c'est cela et celui-là qui pourrait abolir d'un coup tous les préjugés. La révolution a trouvé mieux. Elle a été prendre son homme au lit—Un lit de service.—En France, on l'appellerait *Monsieur Alphonse*.

Monsieur Alphonse, dictateur d'un peuple et collègue des rois!

On plaindra le loyal Mac-Mahon d'avoir dû recevoir un pareil camarade de chambrée. Ce qui nous paraît certain, c'est que le Bayard des temps anciens n'eût pas consenti à trinquer avec lui.—Bois tout seul ton vin d'Espagne, ribaud, et va conter ailleurs tes escapades qui font rougir un chevalier.

Quant à ceux qui combattent le Serrano et qui aiment mieux mourir que de porter ses lois et son blason, combien ils doivent s'estimer de ressembler si peu au reste des humains.

LOUIS VEILLOT.

Le 10 septembre, trois jours après la suspension de *L'Univers*, M. Louis Veillot fut provoqué en duel par le fils du général espagnol Zabala. Le *Figaro* du 11 nous rapporte cet incident dans les lignes suivantes :

Les bureaux de *L'Univers* ont été témoins, hier, d'une scène assez particulière.

M. le comte de Paradès de las Navas, fils du général Zabala, aide de camp du duc de la Torre, se trouve depuis quelques mois à Paris, où il est venu accompagner son beau-père, le comte de Santa Martha, qui vient y suivre un traitement.

Ayant trouvé les articles de M. Veillot blessants, non seulement pour le maréchal Serrano, mais pour toute l'armée espagnole, il résolut de lui en demander raison, mais il voulut attendre que l'incident diplomatique (nous persistons à croire qu'il y en a eu un) fût vidé.

C'est hier seulement que MM. Harce, capitaine d'artillerie dans l'armée espagnole et Angel Miran la sont allés de la part de M. de Paradès demander satisfaction à M. Veillot.

Celui-ci les a reçus plus que froidement et après s'être fait expliquer ce qu'était M. de Paradès, il a répondu que son article était exclusivement politique, qu'il ne visait que l'homme public et qu'ainsi il n'avait pas de satisfaction à accorder.

Les témoins de M. de Paradès ont insisté, soutenant que les articles en question contenaient des injures qui n'avaient rien de politique. M. Veillot a répété que le maréchal Serrano lui enverrait directement des témoins qu'il se refuserait de même à toute explication,—que d'ailleurs il ne se battait jamais.

Ouvrons ici une parenthèse pour dire qu'autrefois, aux débuts de sa carrière militaire, à Périgueux, M. Veillot a plusieurs fois, croyons-nous, croisé le fer.

Les témoins de M. de Paradès ayant un peu élevé la voix et la discussion menaçant de tourner à l'aigre, M. Veillot les a invités à se retirer—ce qu'ils ont fait.

Nous perdons, à la suppression de *L'Univers*, le récit évidemment fort piquant que M. Veillot eût fait de cet incident.

LA FORET

Le soleil allait fuir derrière les prairies,
Qu'il semblait éclairer pour la dernière fois,
Et j'allai promener mes tristes rêveries
Sous l'ombrage des bois.

Je voulais m'enivrer des bruits de la nature,
Interroger l'oiseau, la verdure et la fleur,
Pour savoir si l'oiseau, la fleur ou la verdure
Parleraient à mon cœur.

Salut, sombre forêt, ô désert de feuillage,
Dédale inextricable où de rameaux couverts,
Tes sentiers sont cachés sous la teinte sauvage
Des arbres toujours verts.

Où, je veux réveiller jusque en ta moindre brèche,
Cette tranquillité qui ressemble au trépas;
Tes chemins entendent fri-sonner l'herbe sèche
Sous le bruit de mes pas.

Salut, sombre forêt, qui dans la somnolence
Semble te reposer en penchant sur le sol;
Toi, qui vient seul troubler, dans ton vaste silence
Le chant du rossignol.

Près d'un ruisseau jaseur, sur une fraîche rive
Je vins me reposer; un arbre sans pareil
Berçait et tamisait la lumière p u vive
Des rayons du soleil.

Je regardais la fleur, je regardais l'abeille
Qui, sous les derniers feux illuminant le ciel,
Butinait dans le sein d'une plante vermeille
Quelques bribes de miel.

J'aspirais les senteurs qui, pour bercer la terre
Sortaient autour de moi du calice des fleurs,
Et la forêt semblait me prêter son mystère
Pour cacher mes douleurs!....

Je revoyais les jours heureux de mon enfance
Bercés par un refrain, par un mot d'avenir,
Le passé.... souvenir!.... l'avenir.... espérance!....
Que noie un souvenir.

Et mon âme évoquait des anciens airs de fête
Des chansons, des romans, de doux propos d'amour,
Qui venaient se heurter, se briser dans ma tête....
Et fuyaient tour à tour....

Je revis la maison, le jardin solitaire,
L'endroit où nous avions joué, petits enfants,
Et le banc, où rêveur, venait s'asseoir mon père
Pour nous voir souriants....

Je vis le petit bois, loin d'un regard profane,
Où nul autre que nous ne pénétra jamais,
Bois doux, mystérieux, où j'osai dire à Jeanne
Tout bas.... que je l'aimais!....

Je revis tout cela, le cœur rempli de charmes,
Songeant à mon amour par un souffle effacé,
Et muet et pensif je versai quelques larmes,
Sur les fleurs du passé....

La nuit couvrait déjà de ses plus épais voiles
La forêt.... dans le ciel comme des globes d'or,
Passaient et repassaient les brillantes étoiles....
Et je rêvais encor!....

GASTON WIALARD.

NOS GRAVURES

LES GEYSERS DE MONTANA.

Ce sont des volcans ou sources d'eaux chaudes, qui s'élèvent dans l'air en forme de gerbes et sont intermittentes. Ce phénomène est assez fréquent en Islande, où le voisinage de l'Hécla, cet Etna du Nord, explique suffisamment la nature volcanique du pays. Les geysers,—c'est le nom qu'on donne à nos volcans d'eau chaude,—sont donc des petites soupapes à côté de la grande cheminée qui a bouleversé cette île.

On retrouve aussi des geysers, à une même latitude, dans l'Amérique du Nord, entre les eaux du Missouri et les rivières de Yellowstone au pied des montagnes Rocheuses, dans les territoires de Montana et Wyoming.

Le Geysier-Grotte, qui répand tant de fumées et de chaleur autour de lui, est un naturel de l'Amérique septentrionale. Il s'échappe en fusée, comme celles d'un feu d'artifice, par toutes les fissures de sa personne, grandes et imperceptibles, et il semble avoir fait des petits autour de lui qui crachent et reniflent à l'unisson. Ne dirait-on pas le dos d'un monstre marin lançant des gerbes? Les poètes de l'antiquité ont peut-être entrevu des phénomènes naturels semblables, qui ont donné lieu à des créations saisissantes, d'où est sortie la mythologie du paganisme. Le vaillant Hyppolyte, digne fils de Thésée ému à son tour d'Hercule, ce grand dompteur et hardi explorateur des éléments, me revient en mémoire en ce moment avec le récit dramatique de sa mort.

Quand on regarde dans l'intérieur de ces cavernes, aux heures d'intermittence où le volcan ne va pas, où la machine est arrêtée, on voit comme une fumée bleue très-épaisse. La température de ces eaux est d'ordinaire de 110° Fahrenheit.

CAMP A LA RIVIERE-COURTE.

La nature au Nord-Ouest a une certaine grandeur que l'on ne retrouve pas dans les autres parties du Canada où les proportions du paysage frappent cependant tous les voyageurs. Voyez ce camp installé dans la prairie sur les bords d'une rivière qui semble un ruban serpentant sur un tapis sans mesure; on conçoit l'infini au-delà : c'est comme l'immensité de la mer.

LE LAC MEMPHREMACOG.

Sir Hugh Allan, croyons-nous, est l'inventeur de ce lac. Il a été le premier à s'installer sur ses bords durant les chaleurs de l'été; on l'a suivi. C'est un endroit enchanteur, mais bien trop éloigné de Montréal, mieux vaudrait cent fois le lac de Beauport.

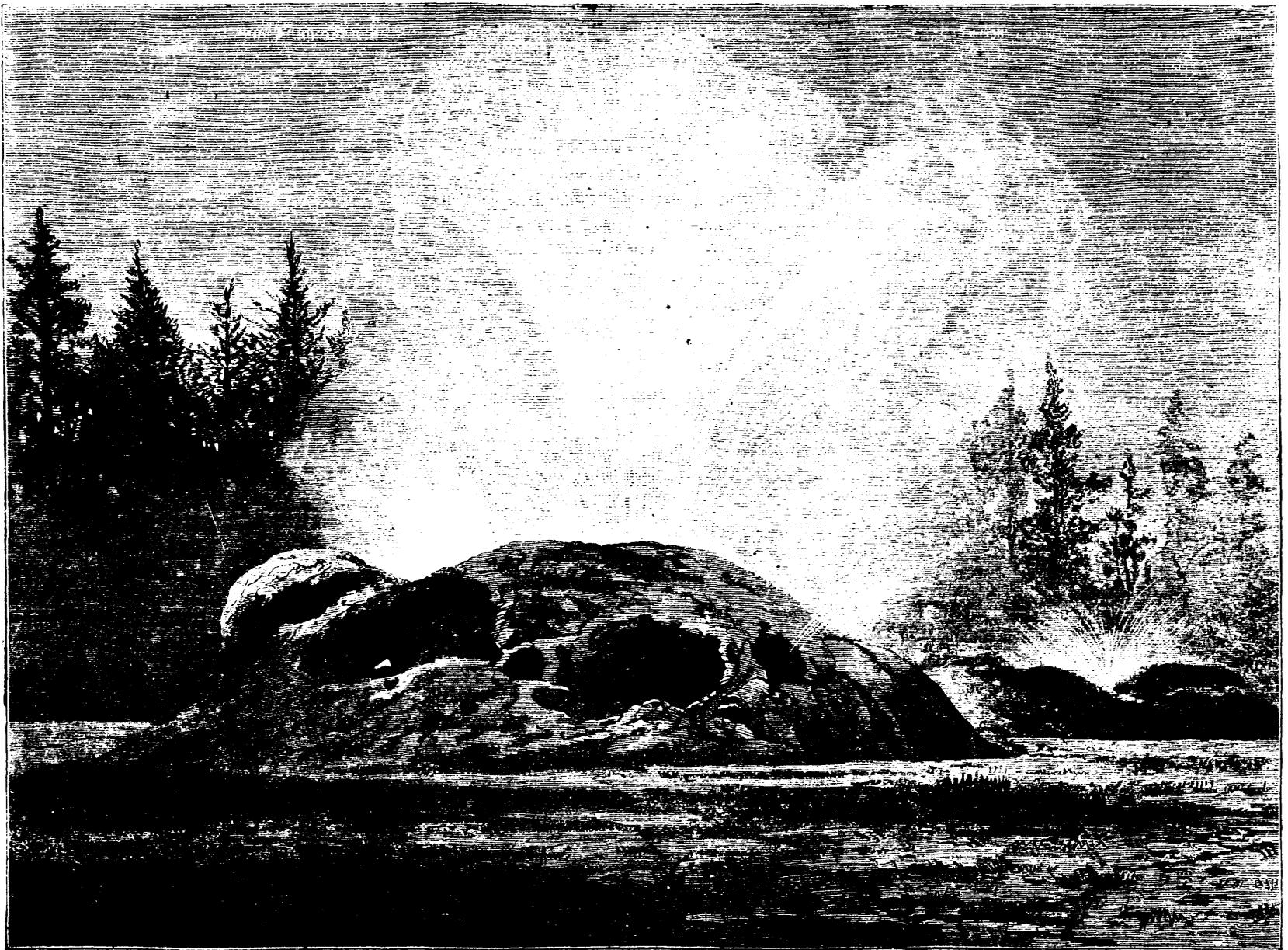
LE QUIRINAL.

La première chose que fit Victor Emmanuel à Rome, fut de s'emparer d'un des palais du Pape, celui du Quirinal. C'est un des plus beaux de la Ville Eternelle. Le Roi spoliateur a eu bon goût.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.



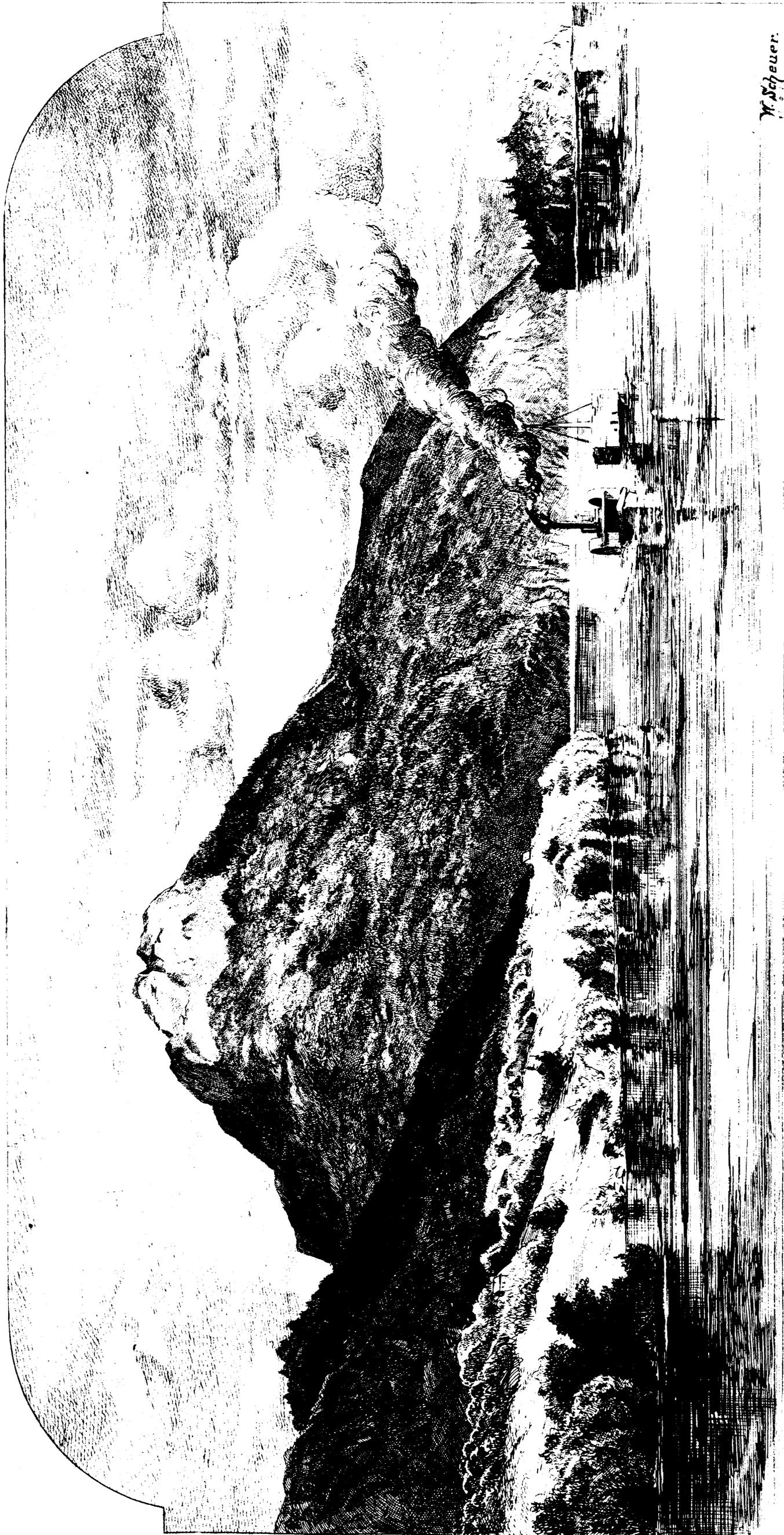
LE GÉNÉRAL MICHEL DOMINGUE, PRÉSIDENT D'HAÏTI



LE GEYSER-GROTTE, DANS LE TERRITOIRE DE MONTANA

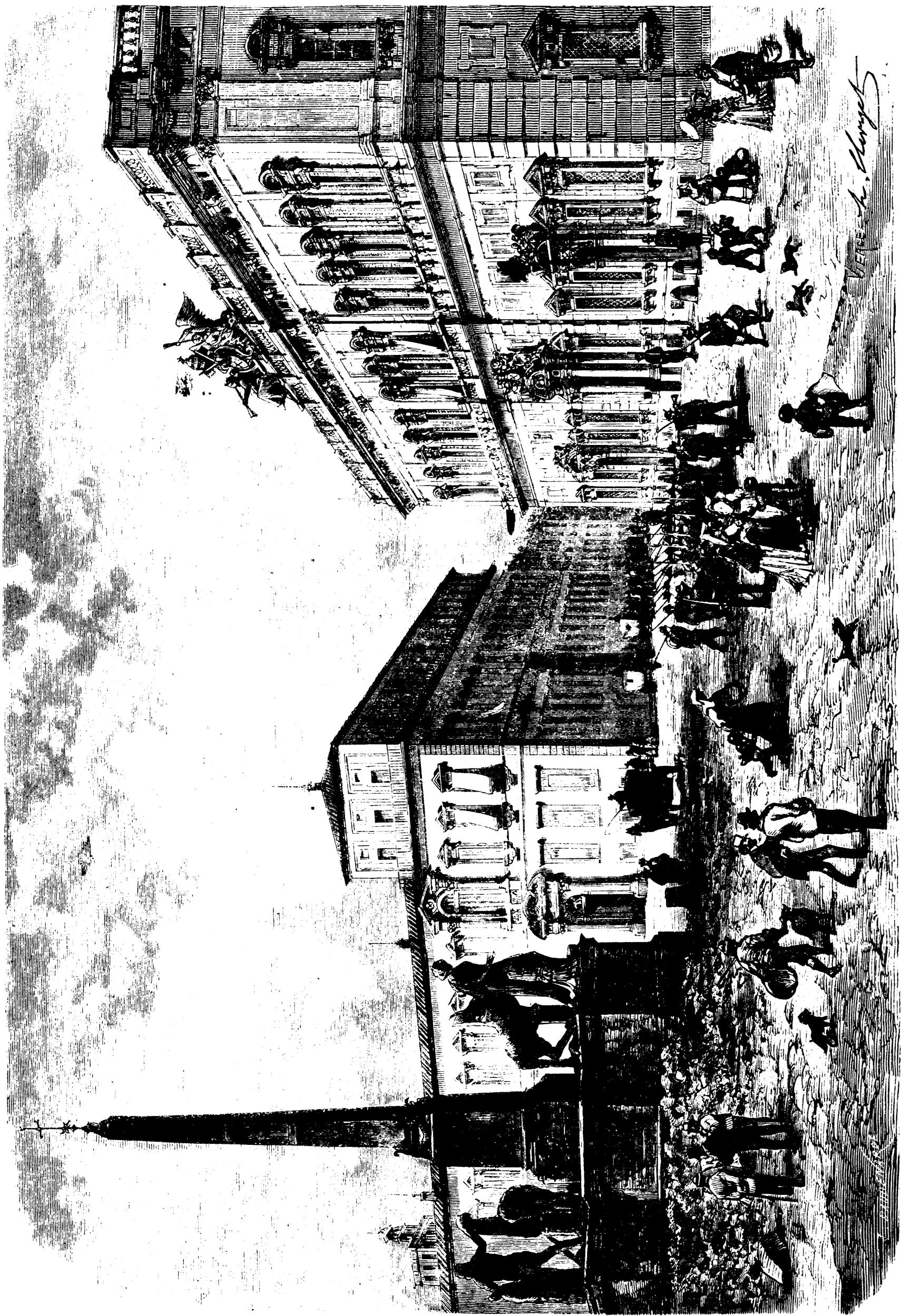


CAMP DE LA POLICE A CHEVAL DU MANITOBA A LA RIVIERE COURTE — DESSIN DE NOTRE ARTISTE, M. HENRI JULIEN



W. Scheuer.

LE LAC MEMPHREMAGOG



Champf

LE PALAIS DU QUIRINAL, RESIDENCE DE VICTOR-EMMANUEL A ROME

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Nos abonnés de la ville sont notifiés que M. F. X. Thériault fait en ce moment la collection de nos comptes d'abonnement. Ils sont donc priés de se tenir prêts à payer ce monsieur dès qu'il se présentera chez eux.

L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI 1er OCTOBRE 1874

LA DERNIÈRE CRISE A QUEBEC

I

Durant la crise ministérielle qui vient de se terminer par un changement de cabinet, on a soulevé plusieurs questions d'un grand intérêt au double point de vue des usages constitutionnels et de notre indépendance provinciale.

On s'est demandé d'abord, dans le cas où le ministère Ouimet résignerait, si le lieutenant-gouverneur, pour rester fidèle aux traditions parlementaires, était tenu d'appeler au pouvoir le chef de l'opposition ou bien un conservateur pris dans les rangs de la majorité.

Ensuite, on a prétendu que le lieutenant-gouverneur, en chargeant M. De Boucherville de former un cabinet, travaillait contre les intérêts du gouvernement libéral d'Ottawa et manquait, par le fait, à ses devoirs d'officier fédéral.

Examinons la première question.

Commençons par poser des principes que personne ne conteste.

1o. La province de Québec, l'un des états confédérés, jouit du régime de la responsabilité ministérielle dans la pleine et entière indépendance que lui assure la constitution.

2o. Dans le système parlementaire anglais, le ministère est responsable au peuple par l'intermédiaire de la Chambre élue; en d'autres termes le cabinet est responsable indirectement au peuple, directement à la Chambre.

3o. Le chef de l'Etat a pour fonction principale d'observer les relations du ministère avec la Chambre et de la Chambre avec le peuple: il choisit ses ministres dans le parti qui forme la majorité en Chambre, ou s'il les choisit dans la minorité c'est pour en appeler immédiatement au peuple, dans la persuasion que la Chambre existante ne représente plus fidèlement l'opinion du pays.

Ces principes sont élémentaires et admis de tout le monde. Or, quels sont les faits? En face de quelle situation s'est trouvé le lieutenant-gouverneur?

M. Ouimet, vivement attaqué dans la presse sur un fait particulier de son administration, se présente devant le lieutenant-gouverneur et lui dit: On m'accuse, je me sens affaibli devant l'opinion, je vous remets mon portefeuille.—Que devait faire alors le lieutenant-gouverneur? De deux choses l'une: ou il devait prendre connaissance de l'acte reproché à M. Ouimet, ou il devait l'ignorer jusqu'à ce que la Chambre, vrai juge du ministère, en eut été saisie. S'il devait juger lui-même des faits, il lui fallait constater que M. Ouimet donnait sa démission non pas après une défaite parlementaire, mais sous la pression exercée par ses propres partisans: dans ce cas le lieutenant-gouverneur devait croire que le parti conservateur voulait simplement changer de chef. Parmi les "précédents" anglais que les journaux ont cités dans leurs discussions, celui de M. Pitt, conservateur, succédant en 1804 à M. Addington, conservateur aussi, s'applique parfaitement à la circonstance actuelle.

Si, au contraire, le lieutenant-gouverneur ne devait point se faire le juge d'un acte reproché à son chef de cabinet par la presse, c'est-à-dire par un corps dont la théorie parlementaire ignore l'existence,—et c'est évidemment ce qu'il devait faire, puisque les ministres sont responsables directement, non pas au peuple, mais à la Chambre,—son devoir était d'accepter la démission de M. Ouimet comme purement volontaire et attribuable à des raisons personnelles: dans ce cas encore il devait appeler au pouvoir un député appartenant au même groupe que le chef démissionnaire, car l'usage qui règle ces sortes de choix s'est établi par le jeu des partis, non par le caprice de tel ou tel ministre à qui il plairait de laisser les affaires. S'il suffisait en théorie absolue qu'un chef de ministère résignât pour donner droit au chef de l'opposition de prendre sa place, les partis n'auraient plus aucune garantie de stabilité et seraient constamment à la merci de toutes sortes de surprises; nos institutions elles-mêmes, qui reposent sur l'organisation des partis, ne seraient plus sauvées. Dans notre pays, l'exemple de M. Blaké, chef libéral, remplacé par M. Mowatt, libéral aussi, dans l'intervalle d'une session à l'autre, et de M. Ouimet, remplaçant de même M. Chauveau, son chef, forme deux précédents tout à fait concluants.

On a cité une foule d'exemples tirés de l'histoire d'Angleterre pour prouver l'usage constant d'appeler le chef

de l'opposition à recueillir la succession du cabinet en retraite. Cet usage n'est point mis en doute, mais il ne prouve qu'une chose, c'est que, en règle générale, les ministres se retirent parce qu'ils ont subi une défaite parlementaire. Aussi n'est ce pas la règle générale que nous invoquons en ce moment, mais l'exception. Il s'agit d'un fait exceptionnel: M. Ouimet donne sa démission et, en théorie absolue, on ne sait pourquoi; on ne le saura constitutionnellement, que pendant la session de la législature, et jusque-là il n'est point permis au lieutenant-gouverneur de supposer que M. Ouimet a perdu la confiance de la Chambre, il doit croire qu'il se retire parce que bon lui semble et choisir son successeur dans les rangs de la majorité qui l'a soutenu jusqu'à ce jour. Il fait ainsi exception à la règle générale, mais c'est la conduite que lui indiquent tous les précédents anglais et canadiens. Choisir le chef de l'opposition aurait été dans ces circonstances une infraction à tous les usages reçus. M. Ouimet n'a pas été battu, c'est à dire que le parti ministériel à Québec n'est point devenu minorité et qu'il a par conséquent le droit de garder le pouvoir. Libre aux Chambres de le lui ôter à la prochaine session. OSCAR DUNN.

L'hon. M. Chapleau est parti vendredi, le 25 courant, pour le Manitoba où il va défendre Lépine, impliqué dans l'exécution de Scott. Nous lui souhaitons bon voyage et tout le succès que mérite son dévouement à la cause des Métis.

LORD DUFFERIN ET LES CANADIENS-FRANCAIS

Lors du passage de Lord Dufferin à Windsor, la société St Jean-Baptiste de cette ville lui a présenté une adresse. A cette adresse Son Excellence a fait la belle et sympathique réponse que voici:

M. le Président et Messieurs,

J'ai écouté avec une satisfaction toute particulière l'adresse que vous m'avez fait l'honneur de me présenter. Je suis bien convaincu que nulle part dans la Puissance Sa Majesté n'a de sujets plus loyaux, plus fidèles et plus intelligents que ses sujets de race française, et je me réjouis de l'occasion qui m'est donnée d'exprimer mon estime et mon respect pour les représentants de ces héroïques pionniers, à la hardiesse desquels nous devons en si grande partie l'héritage dont nous jouissons.

C'est une chose des plus étonnantes que ce coup d'œil avec lequel les chefs des premières expéditions françaises discernèrent comme par inspiration sur leur route chaque endroit avantageux, chaque position convenable, soit pour leur défense, soit pour leur commerce. Ils choisirent avec une telle sagacité les sites pour la construction de leurs forts et pour la fondation de leurs établissements que les générations suivantes ne purent faire de meilleur choix. C'est pour cela que presque chaque cité importante dans les vallées du Mississipi et du St. Laurent doit son origine à un fondateur français.

Mais ce n'est pas à ce seul titre que nous sommes obligés envers la race française. Il ne faut pas oublier que c'est à son élévation d'esprit, à son amour de la liberté, et à son exacte appréciation des droits civils contenus en germe dans la constitution primitivement accordée par l'Angleterre au Canada, que nous devons le développement de cette autonomie parlementaire dont le pays est fier à si bon droit; et je puis vous assurer qu'aux yeux d'un Anglais il y a peu de choses plus agréables à observer que la dignité, la modération et l'habileté politique avec lesquelles les hommes publics français du Canada aident leurs collègues anglais à appliquer et à faire fonctionner ces grands principes de droit et de pratique constitutionnels qui sont la base du gouvernement libre de ce pays.

Messieurs, j'ai toujours considéré comme du meilleur augure la collaboration de la race française dans le Canada;—cette race qui a déjà contribué si puissamment à civiliser l'Europe, ne peut manquer de suppléer aux défauts inhérents au John Bull traditionnel; d'un autre côté on me pardonnera, si, comme Anglais, j'espère que nous pourrons lui rendre le même service. Avec la générosité, l'esprit d'invention, l'élan, la grâce, la délicatesse, la précision du jugement et la finesse artistique des Français, avec le flegme et le tempérament britanniques on peut dire que nous réunissons les éléments qui gouvernent en grande partie le monde moral et le monde physique.

NOUVELLES

Le *Citizen* demande la dissolution du parlement. Il dit que si M. Mackenzie est fidèle à ses principes il ne peut faire autrement que d'ordonner de nouvelles élections.

Il donne les raisons qui doivent motiver la dissolution. 1o. Le parlement actuel n'est pas élu selon les lois existantes; 2o. La corruption mise au jour par les causes d'élection prouve que la Chambre est corrompue; 3o. Le traité de réciprocité que veut conclure le gouvernement, malgré l'opposition du pays, est une mesure de telle importance qu'il faut faire un appel au peuple et ne pas en laisser la sanction à une majorité élue au moyen de la corruption.

On mande de Fort Garry le 21, que le nouveau vapeur de la compagnie de la Baie d'Hudson est arrivé sain et sauf à Fort-Carleton sur la rive nord de la Saskatchewan. C'est le premier navire qui navigue sur ces eaux. Il est parti en haut des rapides, ce qui donne une distance de 450 milles qu'il a parcourue en moins de 10 jours. Une ligne régulière de navigation jusqu'aux Montagnes-Rocheuses sera établie au printemps prochain. Il y aura de grandes réjouissances à cette occasion.

M. Ross, Ministre de la Milice, a remis son portefeuille. Il sera remplacé dans ce département par M. R. W. Scott, Secrétaire d'Etat. M. W. B. Vail, de la Nouvelle-Ecosse,

succèdera à M. Scott et M. Oakes résignera son siège dans la Chambre des Communes en faveur de M. Vail.

L'hon. M. Ross devient percepteur des Douanes d'Halifax.

On procède à la contestation de l'élection de Pictou, dans la Nouvelle-Ecosse, et les parties témoignent tant d'animosité que deux des avocats en sont venus aux mains en plein tribunal mercredi dernier. Conséquence: *Blue noses*.

On lit dans les journaux de Québec:

Monsieur le Rédacteur,
Je suis chargé par Mgr l'Archevêque d'informer par les journaux les membres du clergé catholique, à quelque diocèse qu'ils appartiennent, qu'ils seront les bienvenus à la célébration de la fête du 200^e anniversaire de l'érection du siège épiscopal de Québec.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-obt. serviteur,

C. A. COLLET, Ptre. Secrétaire.

On annonce l'apparition prochaine d'un journal de médecine qui aura pour titre le *Guide Sanitaire*. Cette feuille traitera de questions en rapport avec l'hygiène publique et privée. Ce journal sera rédigé par quelques médecins dévoués; il contiendra 32 pages in-8o et paraîtra tous les mois. Le prix de l'abonnement est de \$2 00 par année. On peut souscrire chez les éditeurs propriétaires, MM. Tardif et Turcotte, imprimeurs, No. 57½ rue St. Gabriel, Montréal.

M. Amable Jodoin, a donné sa démission de représentant du comté de Chambly.

Le *Witness* de Montréal annonce qu'il a en ce moment cinq poursuites sur les bras. Les demandeurs sont M. Mousseau, M. A. Ouimet, les Frères Belges, M. F. M. Dérome et M. F. X. Beaudry. Le montant des sommes réclamées est de \$50,000.

La législature du Haut-Canada, doit être convoquée dans la première semaine de novembre.

Le Révd. M. Bédard, ci-devant vicaire à St. Valentin, P. Q., est appelé par Mgr. de Providence, à desservir une congrégation canadienne.

Le Révd. L. M. Dugas, d'Albany, est parti pour le Canada.

Le *Drapeau Canadien*, de Lawrence s'est repatrié avec le Révd. J. E. Michaud.

Election semestrielle des officiers de la société St. Jean-Baptiste de Worcester:

L. Allen, Président.

G. Côté, 1er Vice-Président.

S. Pilette, 2d " "

L. Demers, Sec.-Arc.

Z. Granger, " Fin.

U. Jacques, Ass. "

J. O. Tougas, Sec.-Cor.

N. Boulé, Trésorier.

E. Rochette, Co commissaire-Ordonnateur.

Directeurs:—J. Rochette, R. Rondeau, L. Robert, R. Delorme, A. Charbonneau.

Toutes les correspondances devront être adressées à M. J. O. Tougas, 106 rue Green, Worcester.

M. Jules Gourde est agent de *L'Opinion Publique* pour Fall River, Mass.

M. Côme Tétrault est l'agent voyageur de *L'Opinion Publique*, aux Etats-Unis.

Si nous en croyons quelques rumeurs, il est question d'appeler une convention canadienne à Springfield, Mass., où tous les centres de population française du Massachusetts seront invités à envoyer des délégués. On ne fixe pas la date de la convention.

Il y a trois semaines, Mgr. de Providence a béni la pierre angulaire de l'église canadienne de Pawtucket, R. I. Cette congrégation comprend les populations canadiennes de Pawtucket, Central Falls et Valley Falls. Le Révd. C. D'Aursay, depuis un an, à la tête de cette congrégation, a réussi au-delà de ses espérances.

M. Mousseau, M. P., a obtenu jugement contre le *Witness*, en cour d'Appel.

Jeudi après-midi M. De George a fait sur le champ de mars de Montréal, en présence de plusieurs membres du comité du feu, et d'un grand nombre de spectateurs, l'épreuve d'un appareil qu'il a inventé pour prévenir l'explosion de l'huile de pétrole dans un incendie. Cet appareil consiste en un double vaisseau dont la partie centrale intérieure est éloignée de la partie qui l'enveloppe, de plusieurs pouces, sur toute la circonférence. L'espace ainsi laissé vide est rempli d'eau et la partie centrale contient l'huile qui ne peut ainsi faire explosion.

M. Louis Riel est gazetté dans le dernier numéro de la *Gazette*, comme représentant élu pour le comté de Provencher au parlement fédéral, à la place de Louis Riel expulsé de la Chambre en vertu d'une résolution passée le 16 avril 1874.

Sa Grandeur Mgr. Taché, archevêque de St. Boniface, est arrivé, le 26 courant, à Montréal, accompagnée du R. P. Grouard, O. M. I.

M. L. R. Masson est parti de Winnipeg en même temps que Sa Grandeur, mais ils se sont séparés à Duluth. M. Masson n'arrivera ici que mardi prochain. La population de Manitoba a fait une réception des plus sympathiques au représentant de Terrebonne; les adresses que les Mérités lui ont présentées, en sont la preuve.

Le voyage de Mgr. Taché a été des plus heureux et il nous fait plaisir d'annoncer à nos lecteurs que le vénérable archevêque de la Rivière Rouge jouit d'une santé florissante.

Mgr. Taché est venu pour assister à la grande fête du deuxième centenaire de l'érection du diocèse de Québec, fête qui sera célébrée cette semaine.

Le solliciteur-général Angers est parti aujourd'hui pour le comté de Montmorency afin de rencontrer ses électeurs. Les writs pour le comté de Québec, Trois Rivières et Montmorency ont été émanés aujourd'hui.

On croit que la nomination pour les comtés de Québec et Montmorency, aura lieu le 5 d'octobre.

Il n'y aura pas d'élection maintenant dans le comté de Sherbrooke, vu que M. Robert-on est entré en office 30 jours après sa résignation.

Il est rumeur qu'il doit y avoir de l'opposition dans le comté de Québec.

Voici la liste des vétérans de 1812 qui ont fait application au Lieut.-Colonel d'Orsonnens pour pensions :

François Lamontagne, Bécancour; J. Bte. Dumond, do; Jacques Leblanc, do; Michel Montambault, do; Joseph Bourgeois, do; L. A. Desruisseaux, 93 ans, do; Joseph Bois-nault, do; J. Bte. Proulx, St. Eustache; Jos. Legault dit Deslauriers, Tanneries des Rollands; Jos. Guère, 91 ans, Lavaltrie; Jacques Lamoureux, 85 ans, Lachenaie; Frs. Camyré, Beauharnois; Jos. Dorval, 80 ans, Montréal; J. Mainville, 84 ans, do; Jos. Baccare, 84 ans, do; Etienne Paulin, 80 ans, do; Joseph Bourdon, 83 ans, do; Louis Jaret, 77 ans, do; J. B. Amyot, 79 ans, do; J. Bte. Crépeau, 80 ans, do; D. Bourgeault, 80 ans, do; Dominique Doyon, 80 ans, Terrebonne; J. Bte. Charpentier, 83 ans, Montréal.

Le *Bellerophon* et l'*Argus* sont partis vendredi dernier de Québec. Au moment où ils quittèrent le port, le corps de musique de la frégate et celui de la batterie B, qui était sur la plate-forme de la citadelle, ont joué alternativement "Auld lang syne" et "The girl I left behind me." La terrasse Duham était remplie par la foule.

On fait d'immenses préparatifs pour célébrer le deux-centième anniversaire de la fondation du diocèse de Québec; on s'attend à recevoir un grand nombre de visiteurs et pour cette occasion le Grand-Tronc et les compagnies de navigation délivreront des billets à prix réduits.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE 1870-71 ET DE LA COMMUNE par M. de la Vausserie, un beau volume in-4 illustré, \$1.75 Paris: V. Palmé, Editeur-Montréal: J. B. Rolland et fils, libraires dépositaires, 12 et 14 rue St. Vincent.

On a beaucoup écrit sur la dernière guerre, mais en général chaque auteur s'est placé à un point de vue restreint. L'un décrit les opérations de telle ou telle armée, de tel ou tel corps d'armée, un troisième étudie la question de l'armement des adversaires, un autre, enfin, se borne à raconter un simple épisode. Quand l'écrivain fait une œuvre d'ensemble, c'est, généralement aussi, une œuvre de parti, une œuvre passionnée et, nécessairement, partielle. Tel n'est pas l'ouvrage de M. de la Vausserie. C'est l'histoire pure et simple de ce qui vient de se passer, histoire des causes et des effets, des hommes et des choses, des caractères et des actes, des faits et des conséquences.

Un point important s'y trouve relevé, le côté religieux. "Les Prussiens, écrit en effet l'auteur, pourront nous rappeler Wissembourg et Reischaffen, nous citer les capitulations de Sedan et de Paris, et nous parler même, s'ils y tiennent, des désastres du Mans et des environs de Belfort; nous nous inclinons sans répondre et sans même leur demander des souvenirs d'Iéna, ou plutôt non: nous les regarderons en face, nous leur crierons sans crainte d'être démentis: Oui, chez vous, la force brutale a vaincu, le canon Krupp a démonté le canon français, oui, vous innombrables bataillons, depuis longtemps aguerris, disciplinés, ont fait plier nos jeunes recrues mal organisées, mal équipées et à peine vêtues; mais ce que vous n'avez pu vaincre, ce qui malgré vous et malgré vos canons et vos uhans, a triomphé et de votre nombre, et de votre brutalité, c'est la charité chrétienne; c'est l'*Aumônier* d'airbalance ramassant vos blessés et les notes sur le champ de bataille, c'est la *Sœur de Charité* soignant dans nos hôpitaux vos malheureux soldats, décimés par la fièvre ou entamés par nos abus; c'est cet humble *Frère des Ecoles Chrétiennes* que vous avez assassiné au Bourget, et cet autre Pourru-Saint-Réné qui, à deux pas de Sedan, au milieu de l'envahissement de votre immense victoire, seul, n'ayant pour toute arme que sa foi et sa charité, vous a forcés à rougir de votre conduite et vous a épargné un nouvel assassinat."

Ajoutons, en terminant, que le texte est rempli de belles et grandes gravures, parfaitement exécutées, qui aident à fixer dans l'esprit du lecteur les principales scènes du récit. En résumé, M. de la Vausserie a écrit réellement une *histoire* de la guerre et de la Commune, et comme tel son ouvrage sera consulté pour l'exactitude des faits, la fidélité des portraits et l'impartiale appréciation des événements.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

ANGLETERRE

Londres, 22.—La chambre de commerce de New Castle a adopté des résolutions condamnant le traité de réciprocité canadien, comme préjudiciable à l'industrie britannique.

Londres, 22.—Une dépêche carliste de Toloso rapporte que le Brigadier Général Pérula a pris d'assaut le village de Bicanran, défaisant 10 bataillons commandés par le général Moriones.

Londres, 25.—Le prince de Galles a accepté la dignité de grand maître des francs-maçons.

Londres, 26.—Le colonel Stoffel a publié un pamphlet où il nie toute participation à la suppression de la fameuse dépêche de Bazaine à MacMahon. Il soutient que la marche de MacMahon sur Sedan, a été inspirée par une intrigue orléaniste.

Tous les prisonniers communistes internés dans la Nouvelle-Calédonie et l'île des Sins seront transférés sur l'île de Belbh.

Le transport *Aberto* est arrivé de France avec un nouveau convoi de déportés.

Londres, 27.—Une dépêche de Madrid dit qu'il est probable que le maréchal Serrano prendra le commandement de l'armée du centre et que le gén. Jovellas remplacera Garcia.

Les républicains se préparent à déloger les Carlistes de Laguerda.

Les nouvelles de Santander disent que sept nouvelles frégates allemandes sont prochainement attendues sur les côtes.

RUSSIE

St. Petersbourg, 21.—Le gouvernement, effrayé de l'immigration toujours croissante des Mennonites, a décidé d'exempter les membres de cette secte du service militaire, leur laissant le soin des hôpitaux. Il est probable que tous les Mennonites du district de Vola acceptent ces conditions.

ALLEMAGNE

Copenhague, 21.—Le gouvernement du Danemark a donné ordre à son envoyé à Berlin de demander des explications aux autorités allemandes, au sujet de l'expulsion des sujets danois du Schleswig.

Berlin, 22.—La *Gazette* dit que tandis que l'expulsion des Danois du Schleswig était une mesure légale elle ne fut adoptée que dans certains cas isolés. Le même journal ajoute que les relations entre l'Allemagne et le Danemark sont amicales.

Paris, 22.—Les journaux publient des nouvelles de St. Pétersbourg, confirmant le rapport des ouvertures de Bismark au roi Christian du Danemark.

Les correspondants disent que la Russie est très irritée de cet essai, et qu'elle ne permettra jamais à l'Allemagne de s'emparer de la cef de la mer Baltique.

L'opposition de la Russie à la Prusse dans les affaires d'Espagne, est due à cette cause.

FRANCE

Paris, 24.—La contestation des Bonapartistes en Corse pour le conseil général devient de plus en plus véhémement. Un combat journalier se fait entre le Prince Napoléon et le Prince Charles Bonaparte, qui agit avec le parti de l'Impératrice Eugénie.

Le *Bien Public* insinue que des agents prussiens sont sur la frontière d'Alger, tâchant de nouer des relations avec les tribus arabes.

ITALIE

Rome, 24.—La question des frontières entre la Suisse et l'Italie, laquelle avait été référée au ministre américain, a été décidée en faveur de l'Italie.

ESPAGNE

Madrid, 24.—Dans un engagement dans la province de Biscaye, entre les Républicains et les Carlistes, ces derniers ont été défaits. Plusieurs des insurgés se sont rendus aux forces nationales et ont demandé l'amnistie.

Madrid, 24.—Les troupes républicaines, dans la province d'Alicante, ont défait les Carlistes à Alcoy et à Villena.

Hendayes (Espagne), 25.—Le général Moriones a commencé une série d'opérations pour secourir Pampelune et pendant trois jours il y a eu des engagements. Le premier jour la victoire fut indécise, le second l'artillerie républicaine infligea des pertes sérieuses aux Carlistes, et hier le général Moriones dispersa plusieurs bataillons insurgés, mais il ne sut pas conserver ses avantages.

Les Carlistes ont attaqué Andorre, capitale de la petite république de ce nom qui se trouve entre la France et l'Espagne parce que les autorités avaient saisi des armes destinées aux insurgés.

La république d'Andorre se trouve sur le versant sud des Pyrénées, entre le département de l'Ariège et la frontière espagnole.

ETATS-UNIS

Selma, 24.—Ce matin, un convoi de six chars sur le chemin de fer Selma, Rome et Dalton, est tombé de dessus un pont à une hauteur de 60 pieds. Le train est complètement brisé. L'ingénieur, le chauffeur et plusieurs passagers ont été tués et presque tous les passagers ont été blessés. Parmi les victimes se trouve W. M. Boyd, ex-juge de la Cour Suprême de l'Alabama.

FAITS DIVERS.

COUR D'APPEL, 18 sept. 1874.—Dubuc vs. Dubuc. Appel renvoyé, vu que l'appelant ne procède pas.

Ex Parte Quinn. Pétition pour être nommé huissier de cette Cour. Accordée.

Les causes suivantes furent discutées et prises en délibéré: De Montenach vs De Montenach; Lalonde vs Lynch, et Darling vs Templeton.

19 sept.—Haggarty vs Morris. Le Défendeur fait motion d'annuler le writ. Jugement en délibéré.

McKenzie vs Tessier. L'Appelant demande à retirer son appel. Accordé.

Labadie, Mongeau et Archambault, intervenants.

Motion pour permis d'appeler d'un jugement interlocutoire de la Cour Supérieure. Jugement en délibéré.

La banque Jacques Cartier vs Wood, et la même vs Brown.

Motion pour corriger une entrée dans le registre. Accordée.

Dallimore vs Brooke. Les partis ont été entendus sur la règle pour appel au Conseil Privé. Jugement en délibéré.

Brooke vs Blomfield. Même que précédent.

Les causes suivantes qui avaient été précédemment discutées et dont le *délibéré* avait été déchargé, furent entendues de nouveau et le jugement réservé.

La banque Jacques Cartier vs O'Gilvie.

La banque Jacques Cartier vs Wood.

La banque Jacques Cartier vs Brown.

Dixon vs Cluse.

21 sept. 1874.—Juges: Monk, Ramsay, Taschereau, Beaudry, Loranger.

Bachand, appelant, vs St. Théodore d'Acton, intimée. Jugement renversé, Monk et Beaudry, dissidents.

Dorion, Taschereau, Ramsay, Sanborn et Mackay, *ad hoc*. Levac vs DeGaspé. Jugement renversé, Ramsay et Mackay, dissidents.

Motion pour permis d'appel à Sa Majesté accordée, en fournissant caution d'ici à deux mois.

Marcou vs De Gaspé. Jugement renversé, Ramsay et Mackay, dissidents.

Bessemer vs De Gaspé. Jugement renversé, Ramsay et Mackay, dissidents.

Adams vs De Gaspé. Jugement renversé, Ramsay et Mackay dissidents.

Isaie Lortie vs De Gaspé. Jugement renversé. Ramsay et Mackay dissidents.

DeBeaujeu vs Bessemer. Jugement confirmé, Ramsay et Mackay dissidents.

DeBeaujeu vs Adam. Jugement confirmé, Ramsay et Mackay dissidents.

On constate une amélioration considérable dans les pêcheries de saumon de Québec. Dans quelques localités, le rendement s'en est accru de 300 pour cent. Ce résultat est attribué entièrement à la protection du poisson, quand il fraie, et à la diminution du nombre de filets en usage. La rivière Moisie, notamment, a beaucoup augmenté, et les effets bienfaisants de la diminution de la pêche aux filets sont rendus évidents par le fait qu'avec 15,000 brasses de filets, en 1859, la Moisie a donné 75,000 livres de saumon, pendant qu'en 1873, avec seulement 2,500 brasses de filets, elle en a donné 204,000 livres.

Le gouvernement a accordé un congé de dix mois à l'hon. M. Stuart, de Québec, juge de la Cour d'Amirauté.

TRISTE ACCIDENT.—Samedi, à trois heures de l'après-midi, un individu nommé Louis Gendreau est tombé dans une chaudière de stéarine en ébullition, dans la manufacture de savon et de chandelle de MM. McGill et Cie., no. 104, rue du collège; il a reçu des blessures si graves qu'on entretient que peu d'espoir de le sauver.

Il paraît que Gendreau s'était introduit dans le "Canada Cork Cutting Co.," qui se trouve dans la même maison que la fabrique de MM. McGill et Cie., avec l'intention apparente d'y voler. Ayant entendu du bruit, il chercha une issue pour se sauver et voyant une porte il s'y engagea pensant qu'elle donnait sur la cour. Par malheur pour lui elle conduisait dans la manufacture de chandelles, aussi à peine avait-il fait quelques pas qu'il glissa sur un morceau de suif et alla tomber dans une chaudière de stéarine en ébullition qui se trouvait à peu près au niveau du sol.

Le malheureux a eu la poitrine et les jambes horriblement brûlées et malgré les soins intelligents qui lui ont été donnés immédiatement par le Dr. Leprohon, on attend sa mort d'un instant à l'autre.

MADELETTE

RECIT DU PAYS BASQUE

1

(Suite.)

Un jour il avait été mieux inspiré que de coutume, et ses touchantes improvisations eussent été capables d'émeouvoir les statues d'anges et de jeunes saintes qui se détachent sur le riche feuillage de la flore murale. Une seule personne se trouvait dans l'église: c'était une femme qui écoutait, muette, la bouche entr'ouverte, les traits bouleversés par un étonnement naïf. Elle se tenait à genoux sur les marches de la chapelle latérale où s'élevait le calvaire. Un petit cierge achevait de brûler devant cet autel, entouré par la piété publique de nombreux *ex-voto*. Le cierge s'éteignit avec le dernier accord de l'orgue, que l'écho répéta longuement comme un soupir; puis le pas de Cyrille retentit dans l'escalier de la tribune et sur les dalles de la nef centrale. Il s'arrêta devant la dévote agenouillée et murmura avec surprise:—Madelette!—Celle-ci prut presque confuse de le trouver là, et pour se donner une contenance, plongea sa main dans le bénitier. Une minute après, tous deux étaient sous les cloîtres qui s'étendent derrière l'église.

—Je ne te savais pas aussi fervente, dit Cyrille. Ce n'est aujourd'hui ni fête ni dimanche.

—Ainsi, répliqua la jeune fille, c'était vous qui faisiez chanter à l'orgue de si belles choses depuis si longtemps? En entendant la voix qui semblait me répondre, j'ai eu peur d'abord, et puis j'ai pensé que la sainte Vierge devait me dire de cette façon qu'elle m'exauçait. Si vous voulez être bien bon, mon cousin, vous vous associerez à la neuvaine que je commence. Ce ne sera peut-être pas assez de tout ce que je saurai dire pour décider le bon Dieu.

—Encore faut-il que tu m'apprennes à quelle occasion je prierai, Madelette.

—Vous ne rirez pas, mon cousin? vous promettez de ne pas me gronder, et surtout de ne rien dire à personne? Eh bien! ajouta-t-elle en rougissant, il s'agit d'une conversion. Depuis trois semaines, je me reproche souvent d'avoir un secret pour vous; mais je vous trouvais plus sévère que de coutume, et je n'osais vous conter ce qu'il me semblait que vous traiteriez d'enfantillage ou même de péché.

L'écolier eut un frisson involontaire. Jamais encore il n'avait reçu de confidence amoureuse, mais le pressentiment lui venait que ce n'étaient plus des peccadilles de petite fille que voulait lui avouer Madelette.

—Rentrons, dit-il en s'efforçant de cacher son trouble, tu me parleras en marchant.

—Cyrille, reprit Madelette en rassemblant tout son courage, vous connaissez José Manoël?

—De nom et de réputation. On parle mal de lui, et à ce que j'ai entendu dire, il exerce à peu près sur la frontière le métier de ratero. (1)

(1) Bandit amateur en Espagne.

—C'est faux ! je vous le jure. Il est braconnier, et on l'accuse de faire à l'occasion un peu de contrebande, mais...

—Sont-ce de si petits méfaits ?

—Mon cousin, elle est bien dure cette loi sur la chasse ! Les plus hautes maisons achètent et consomment les primeurs du gibier. N'est-ce pas celui qui mange le chevreuil qui devrait payer l'amende plutôt qu'un pauvre diable chargé de famille, sans pain, grisé par le plaisir de la chasse, et qui sait que son coup de fusil lui serait payé dans quelque château du voisinage ?

—Tu te mêles d'être éloquent en attaquant la loi, dit Cyrille avec un mélange de raillerie et de sévérité. C'est mal.

—Oh ! mon cousin, je n'attaque rien, mais je voudrais défendre un peu José Manoël.

—Comment se fait-il que tu aies l'idée de t'occuper de cet homme ?

—C'est bien simple, mon cousin, et c'est drôle en effet. Il y a un mois à peu près, je revenais du château de M^{lle} Rose où M^{lle} Rose m'envoie quelquefois porter des dentelles. Vous savez que le château est assez loin, sur la route de Bidart. Ces dames m'avaient retenue là-bas très-obligamment sous prétexte de la grande chaleur. Je rentrais vers huit heures du soir, peu rassurée de me trouver, aux approches de la nuit, toute seule sur un grand chemin, et selon ma coutume, je chantais pour prendre courage. C'était je me le rappelle, cette chanson que vous m'avez apprise dans le temps :

Oiseau dont l'aile est comme une voile blanche, gagnes-tu les monts d'Espagne ? — Attends dans les villes que l'hiver finisse ; — nous laisserons fondre les neiges, nous passerons les monts ensemble.

—Peu importe la chanson ! elle ne fait rien à l'aventure.

—Pardonnez-moi, mon cousin, car presque aussitôt j'entends une voix forte entonner le dernier couplet :

Va, soupire de ma tendresse, à la demeure de mon amie ; si tu la vois pensant à moi, tu lui diras de qui tu vienas.

La belle voix, mon cousin ! Je n'oserais la comparer qu'à la vôtre. D'ailleurs, pas plus que vous, je ne puis entendre un mot de notre langue basque sans que mon cœur saute dans ma poitrine. Je m'arrête donc, l'oreille tendue, au moment même où deux hommes débouchaient d'un sentier. Ils n'avaient pas trop bonne mine. Celui qui marchait devant était, à ne pouvoir s'y tromper, un de ces cascarios tondeurs de mulets, ou vanniers, qui habitent le port de Cibourne. Ces gens-là jettent des sorts, n'ont de respect pour rien ni pour personne, et vivent sans foi religieuse, on me l'a toujours dit. En le voyant passer sous ses haillons malpropres, j'ai donc fait le signe de la croix pour me recommander aux saints : « Ne tremblez pas comme ça, dit l'autre qui suivait, nous ne vous voulons point de mal, mignonnet. »

On m'avait montré José Manoël, un dimanche soir, sur le seuil de la salle de danse, et, qui l'a vu une fois ne l'oublie plus. Je savais qu'à cette époque il se cachait dans la montagne, soupçonné d'un délit de contrebande, et que depuis longtemps personne ne l'avait rencontré à Bayonne. La vie qu'il menait, je ne m'en doute point ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle devait se passer au grand air, car il avait le teint de la même couleur que le revers de ses bottes. Je tremblais bien encore un peu en lui rendant son salut, et j'étais toute contente de le voir continuer sa marche, sans me parler davantage. Les deux hommes avaient pris de l'avance sur moi. Tout à coup je les aperçois de loin qui quittent la route, et se jettent de côté dans un petit bouquet de bois. Le cœur me bat, je me figure qu'ils se sont placés là pour me guetter au passage. Je ne savais que faire dans ma frayeur, quand un bruit de galop résonne sur la route. Cette route, comme vous savez, est une suite de montées et de descentes, on dirait la mer avec ses vagues, et, pour se voir, il faut être à quatre pas l'un de l'autre. J'aperçus bientôt deux gendarmes et notre parent le brigadier Laverdans en tête.

—Tu viens d'Irun ? me demanda Laverdans.

—Non, brigadier, de Bidart.

—Bon ! c'est le même chemin. — Elle va peut-être bien nous renseigner, dit-il aux gendarmes, car c'est pour cette heure-ci qu'on m'a signalé son passage. — Et le cousin Laverdans se met à me raconter l'histoire du bandit qu'il cherchait, une histoire épouvantable.

A son signalement, je reconnus le bohémien qui venait de passer si près de moi : ma foi, j'allais indiquer sa cachette, quand je me suis rappelé qu'il était avec José. Là-dessus, je dis au brigadier : — Mon cousin Laverdans, je n'ai point rencontré l'homme dont vous parlez ni aucun autre. — Et voilà les gendarmes partis dans la direction d'Irun.

—Tu n'as point revu José Manoël ? demanda Cyrille avec anxiété.

—Oh ! que si ! Il avait entendu les chevaux s'éloigner ; en sortant du fourré, il est venu droit à moi et m'a dit : — Merci, mademoiselle, pour mon camarade, et merci pour moi aussi, qui me serais mal trouvé d'être mêlé à son procès. Nous nous sommes crus perdus quand vous avez parlé aux gendarmes ; mais je vois que vous vous êtes conduite en fille généreuse, incapable de livrer personne. Grâce à vous, mon camarade sera cette nuit hors de danger, et moi je serai bien tranquille auprès de ma mère. — Je vous jure, mon cousin, qu'il parlait comme un monsieur, si noblement et d'un air si doux ! Je n'oublierai jamais ce moment-là. Il me vint de la hardiesse, et je répondis : — Ce que j'ai fait, ce mensonge, c'était pour vous seul. Votre camarade, je ne m'en soucie guère. Je crois qu'il est de ces endurcis qui ne se corrigent pas ; mais vous, José Manoël, si vous voulez vraiment me prouver un peu de reconnaissance, promettez de changer de conduite, d'abandonner ce métier qui expose votre bonne renommée.

Il a bien ri de ce dernier mot ! J'étais au regret d'avoir parlé. Le bohémien, quoiqu'il n'eût rien compris, se pâma aussi à son exemple. Sans cesser de rire, José me prit dans ses bras brusquement, m'enleva de terre comme un enfant et me baisa au front. — Je jure Dieu, mignonnet, dit-il, que si jamais je quitte ce métier, comme tu l'appelles, ce sera pour l'amour de toi.

—L'insolent ! s'écria l'écolier en fermant le poing.

—Pourquoi ? A peine échappée de ses bras, je me suis sauvée à toutes jambes sans lui dire un mot, sans même tourner latête. Ce n'est qu'à la porte d'Espagne que j'ai repris haleine. Encore m'avez-vous trouvée pâle quand je suis rentrée. Est-ce un péché que j'ai commis en me laissant embrasser sur la grand route ?

—Non, puisque ta volonté n'était pour rien dans tout ceci.

Madelette rougit. — Il me semble, à vous dire vrai, que ma volonté n'était pas allée tout à fait contre ce baiser. Du moins, je me le rappelle aujourd'hui encore comme une chose nouvelle ; il a été pris malgré moi, en réalité mal reçu, et pourtant j'y ai rêvé et j'y rêve toujours. — Voilà, je crois, où est le péché, mon cousin.

—Oui, Madelette, et le péché serait plus grand encore, si tu cherchais jamais à rencontrer de nouveau ce Manoël.

—O mon Dieu ! je suis donc bien coupable !

—Quoi ! — La voix de Cyrille s'éteignit sur ses lèvres blanches comme un linceul. — Vous vous êtes retrouvés ?

—Plusieurs fois, et j'en étais joyeuse.

—Où donc ?

—Chez M^{lle} Rose Laparade. Il faut croire qu'elle le connaît ; pourtant il ne venait pas auparavant.

—Et il vient pour toi, sans doute ?

Madelette eut un sourire qui signifiait : Je l'espère bien !

—Madelette, serais-tu assez folle pour t'attacher jamais à un homme indigne de toi ?

—Que voulez-vous dire ?

Elle se redressa fièrement de toute sa petite taille. — Parce que je vous ai conté l'histoire de mon premier baiser pris par hasard, ce n'est pas une raison pour m'accuser d'aimer qui me ferait honte, répliqua-t-elle avec un coup d'œil de reproche. Et elle reprit à voix basse : — Mais ma neuvaine peut faire un miracle. Cyrille vit cette pensée flotter dans son regard. Ils étaient arrivés devant la maison. — Je vous promets mes prières, dit-il en cessant pour la première fois de la tutoyer.

La mère de José Manoël appartenait à une famille illustre de la province. On disait que, mariée très-jeune au vieux comte de Sylveria, elle était allée vivre en Espagne, où l'ennui l'avait prise assez vite. En même temps elle concevait une passion folle pour un héros de cirque, Juan Manoël, qualifié d'invulnérable, tant il se jouait habilement des taureaux.

Dans une heure de vertige, elle quitta son mari pour suivre son amant. Bientôt après, Manoël cessa de mériter le nom d'invulnérable : il périt dans l'arène, comme il l'avait toujours souhaité, en saluant le peuple à la façon des gladiateurs antiques. Alors la comtesse de Sylveria reparut à Bayonne avec un enfant. Son père n'existait plus ; ses parents ne surent que la renier et la repousser. Un seul lui offrit une pension, à la condition qu'elle ne se fit pas connaître. Elle voulut refuser d'abord ; mais la misère vint, il lui fallait nourrir son fils ; elle accepta avec désespoir cette aumône.

Ils habitaient tous deux, dans une solitude farouche, un réduit du quartier de la citadelle. La Thérèse ne travaillait pas, et son fils n'avait aucun métier connu. Il avait reçu de sa mère cette demi-instruction qui corrompt plutôt qu'elle n'élève l'esprit, et en fait de précepte, de morale, il n'avait entendu prêcher que la haine des Peyrafitte et de leurs pareils. Tout ce qui se rattachait à l'aristocratie de naissance ou d'argent, José le détestait, parce que lui n'avait ni argent ni naissance. Le sang d'une des vieilles familles basques mêlé au sang plébéien d'un Juan Manoël avait produit le type le plus étrange : c'était une figure poétique et noble, des instincts d'élégance, des allures qui valaient tous les parchemins du monde, et, sous ces dehors d'une grâce presque efféminée, la force, l'ambition, la brutalité, une fierté ombrageuse qui n'excluait pas des habitudes de l'azzarone et de laquais. Vêtu proprement, presque avec coquetterie, il passait ses journées couché à l'abri des arcades, et le soir il ouvrait la portière des voitures devant le théâtre. Il arriva qu'une fois, comme il aidait une vieille dame à descendre de son antique berline armoriée, elle lui glissa un louis dans la main. Cette générosité lui plut fort, car il avait pour le lendemain des projets de dépense.

—Sais-tu quelle est cette dame ? demanda-t-il à un de ses camarades qui se trouvait là.

—C'est la douairière de Peyrafitte, lui répondit-on.

José se mordit la lèvre en pâlisant. Il s'assit sur un banc et attendit la fin du spectacle. Lorsque Mme de Peyrafitte sortit, appuyée sur le bras de son fils, José marcha droit à ce dernier et lui jeta au visage la pièce d'or qu'il avait reçue. La douairière poussait de grands cris. Son fils, revenu du premier étourdissement, cherchait l'agresseur, que la foule avait déjà entouré. Ce rassemblement était tout ce que souhaitait José.

—S'il vous plaît de vous venger, mon cousin, dit-il d'une voix haute, je suis tout à vos ordres, et sachez que je ne crains personne au poignard ni au bâton. Vous me trouverez chez la sœur de votre mère, quand vous lui ferez la grâce de venir la voir.

Le jeune homme ne profita pas de cette invitation et ne compromit point sa dignité en acceptant le cartel d'un fils de torero.

José Manoël jouit donc à l'aise de l'humiliation des Peyrafitte, qu'il s'imaginait avoir déshonorés aux yeux de toute la ville, en divulguant l'abandon dans lequel ils laissaient une fille de leur maison ; mais sa mère lui fit comprendre que la honte retombait tout entière sur lui, qui répondait par des violences à un bienfait, quelque minime qu'il fût. José n'avait jamais entendu parler de la pension que touchait sa mère ; dans son insouciance il ne s'était point demandé comment elle subvenait à ses besoins. Il pleura, non pas sa faute, mais l'humiliation qui, pendant des années, lui avait été imposée à son insu ; puis vinrent des reproches amers sous lesquels la Thérèse s'inclina sans répliquer, et l'instante prière de ne plus rien recevoir de ces parents dédaigneux, afin d'avoir le droit de les traiter en ennemis.

—Et comment vivrons-nous ? demanda-t-elle.

José ne répondit pas ; il se prit à réfléchir. A partir de cette époque, il s'absenta souvent, et plusieurs fois on le rencontra à Cibourne ou à Urrugue, la dernière poste française avant l'Espagne, en compagnie de gens d'assez mauvais renom, signalés à la surveillance des douaniers des deux frontières. Ce qu'il faisait, personne n'aurait pu le dire ; mais jamais sa mère ne manqua de pain ni lui de beaux habits, bien que l'un et l'autre restassent en apparence aussi oisifs que par le passé.

II

La clôture des vacances força Cyrille à s'éloigner. Depuis qu'il avait reçu les confidences de sa cousine, il trouvait dure la loi d'obéissance et sentait bien qu'il laissait une partie de son être, sa volonté et ses affections, en dehors du collège. Il pensait à Madelette au cœur, pendant les heures d'étude ou de promenade, à tous les instants de sa vie. L'amour se révélait à lui par la jalousie et bouleversait jusqu'à l'angoisse cette âme à la fois vierge et virile. En présence de Madelette, il n'avait qu'une idée, interpréter son regard, ses moindres paroles, pour y trouver la confirmation ou le démenti des soupçons qui le déchiraient ; mais comme il redoutait par-dessus tout de rencontrer une certitude, il écartait avec soin tous les sujets de conversation qui eussent pu aboutir à un aveu direct. Le jour où elle lui dit à l'improviste :

—Vous ne me parlez plus de José Manoël, mon cousin ? — il lui sembla que la foudre le frappait, et il baibutia machinalement :

—J'attendais.

—Vous attendiez quoi ? Que je vous dise mes secrets ? Je n'ose vraiment ; il faut m'aider un peu, si vous voulez que je tienne ma promesse de tout vous raconter.

—Vous pouvez me raconter tout, fit Cyrille avec une anxiété pleine de méfiance.

Elle saisit avec effusion la main du jeune homme dans ses deux mains :

—Figurez-vous qu'il a quitté la montagne et qu'il est employé maintenant dans la grande ferme-modèle, à une heure de la ville. . . . Il vient tous les soirs voir sa mère.

—Et, par la même occasion, faire une visite à M^{lle} Laparade ?

—Oui, le plus souvent qu'il peut. La première fois qu'il a reparu, M^{lle} Rose a eu l'air de se moquer de lui :

—« Voyez-vous cet aigle, qui de lui-même s'est mis en cage. C'était bien la peine de commencer par tant occuper le monde de ses méfaits pour finir par accepter des gages de laboureur ! » — José ne disait rien, mais il semblait contrarié ; enfin il a répondu, en tordant ses moustaches : — « Il n'y a que deux métiers pour les gens de mon espèce, conduire une charrette ou manier un couteau. Je crois bien que si je n'avais pas eu des amitiés ici pour me retenir, je me serais fait soldat dans ces derniers temps, mais je n'ai pas le droit d'oublier que je suis fils unique de veuve. Il me faut deux choses à moi : gagner de l'argent pour ma mère et vous voir. » — Je ne sais pas si ces mots-là vous ont adressés à M^{lle} Rose ou à moi ; j'avais la tête baissée sur mon ouvrage. Je crois bien pourtant que c'était à moi, car il a presque aussitôt ajouté : — « Sûrement, vous ne me blâmez pas, mademoiselle Madelette ? » — Et comme je baissais la tête encore davantage, il m'a dit très-doucement : « J'ai fait ce que vous m'avez demandé, n'est-ce pas ? » — Si bas qu'il eût parlé, M^{lle} Rose l'avait entendu, et elle était devenue toute rouge. Depuis ce moment, elle me boude comme si je l'avais offensée.

—Elle s'aperçoit peut-être des empressements de José Manoël auprès de toi, dit Cyrille dont la voix tremblait.

—Par ma foi ! elle serait plus fine que moi-même ! s'écria Madelette avec un éclat de rire qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité. Mon galant arrive d'habitude au magasin à l'heure où je m'en vais. A peine si je l'entrevois. Je sais seulement qu'il est en train de devenir honnête homme, et cela grâce à nos prières. Je suis contente comme vous devez en être content.

Que se passa-t-il à la suite de cet entretien dans l'âme de l'écolier ? Nul ne le sait, mais il écrivit une longue lettre à M^{me} de la Vernède, et le matin du jour où son fils devait prendre la soutane, la veuve Cabarous apprit du même coup deux nouvelles dont elle ne vit pas le lien secret, mais qui la plongèrent dans une stupeur profonde : Madelette rappelée à La Vernède, avait refusé de quitter sa tante pour se rendre au désir de la baronne, et Cyrille de son côté, ayant paru concevoir tout à tout de singulières incertitudes, demandait un sursis.

Pour deviner la raison qui attachait si opiniâtement Madelette à Bayonne, il eût suffi de passer devant la boutique de M^{lle} Laparade vers le soir, à l'heure où les lampes s'allumaient sur le comptoir et les réverbères sous les arcades. On eût aperçu un beau garçon vêtu en artisan, autour duquel s'ébattaient tout l'essaim des jolies filles.

Une seule ne lui parlait pas ; mais elle s'éloignait la dernière, en se retournant plus d'une fois vers les volets fermés, comme si elle eût à regret laissé ensemble sa maîtresse et le jeune homme. Ce qu'ils se disaient à voix basse durant de longues soirées eût justifié en effet son inquiétude. Il fallait toute la naïveté de ses quinze ans, toute la noblesse d'une âme où ne pouvaient éclore que de grands dévouements et de grandes tendresses, pour de point démêler clairement l'idolâtrie de José pour la beauté de Rose et le caprice assez vulgaire qui attirait Rose vers José. C'était une habile comédie que jouait M^{lle} Laparade. José Manoël avait fini par soupçonner quelque trahison. Il devint peu à peu sombre, taciturne, et à la suite de querelles violentes avec M^{lle} Rose, resta plusieurs semaines sans mettre les pieds dans la maison ; mais on prétendit qu'il rôdait sans cesse aux alentours. Madelette lui ayant un jour demandé par quel hasard il jouissait d'autant de loisir : — J'ai quitté la ferme, lui répondit-il. Je m'ennuyais de vivre aux champs. — Vous avez beaucoup maigri et pâli ! continua timidement la petite.

DE TOUT UN PEU

L'arbre du diable—horrible sacrifice humain.

Un célèbre botaniste allemand, M. Herr Karl Deche a découvert en Afrique ce qu'il appelle un arbre carnivore. Il en donne une description dans le German Magazine.

Pendant qu'il était au milieu des bois de Madagascar, son guide africain lui parla de l'existence d'un arbre singulier se nourrissant de chair animale. Piqué par la curiosité, M. Deche, sous la direction de son guide, s'achemina vers la forêt de Mikados où vivait une tribu de nains sauvages, habitant des cavernes et n'ayant entre eux aucun lien de famille.

Les feuilles ont deux pieds d'épaisseur, trois pieds de largeur et douze pieds de longueur et son atténuee à l'extrémité. Elles sont hérissées de poils en crochet comme ceux de la plante sélaire. Le sommet du cône tronqué d'où croissent les feuilles, a 2 pieds de diamètre; sa couleur est blanche et sa forme ronde, on pourrait la comparer à une petite assiette placée dans une grande, d'où une série de longues vrilles de sept ou huit pieds s'étendent horizontalement dans toutes les directions.

Les cris des indigènes devenaient plus forts et plus féroces à mesure qu'ils s'approchaient de l'arbre. Bientôt ils se groupèrent autour d'une femme de leur tribu et la poussèrent vers l'arbre avec des javalots. Celle-ci, se résignant à son sort, se mit à grimper sur la tige de la plante qui avait huit pieds de haut. Lorsqu'elle eut atteint le sommet du cône les vrilles pendantes de l'arbre se dressèrent verticalement et s'abattirent graduellement pour s'enlacer autour de son col et de ses bras.

C'était le groupe du Laocoon, moins la beauté. Lorsqu'elle eut succombé sous cet affreux supplice, les barbares se précipitèrent autour de la plante et recueillirent dans des coupes un affreux mélange du sang de la victime et de la liqueur de l'arbre qui en tombait abondamment. Ils avalèrent avec avidité cet horrible breuvage qui leur causa un délire frénétique, puis ils se livrèrent à une orgie des plus dégoûtantes jusqu'à qu'ils fussent vaincus par le sommeil.

Après le départ des sauvages, M. Deche examina des arbres de la même espèce. Il continua cet examen pendant dix jours, et toutes les fois qu'un singe, un oiseau ou toute autre créature vivante se posait sur le sommet de leurs cônes, les feuilles et les vrilles s'abattaient immédiatement sur lui, et le tenaient enlacé jusqu'à ce que la vie fut éteinte. Elles gardaient leur position verticale jusqu'à ce que la dernière trace de la victime eût disparu excepté les os, la chair et le sang étant complètement absorbés par l'arbre cannibal.

M. Deche a abattu un de ces arbres et en a fait l'analyse. Dans une lettre subséquente, il se propose de livrer à la presse le résultat de son examen. Nous n'avons aucun doute sur la vérité des faits racontés par le savant botaniste et nous n'hésitons plus à conclure qu'il existe réellement des arbres carnivores.

L'amour de l'art!

Un chirurgien venait de perdre sa femme. Un de ses amis accourut lui prodiguer les consolations dont il doit avoir tant besoin. Introuvable dans le cabinet du pauvre veuf, il le trouve, le bistouri à la main, en train de labourer les flancs d'un cadavre. L'ami n'a pas besoin de regarder ce cadavre à deux fois pour le reconnaître. — Malheureux, votre femme! — Mais, répond le savant avec candeur... elle est morte! Et sur cet argument victorieux, il continue son petit travail.

Un Testament inédit de Napoleon 1er.

On adresse de Paris à la Gironde des renseignements curieux, à propos d'un testament inédit de Napoleon 1er, dont le fac-simile serait entre les mains de Jérôme Bonaparte :

Vous savez qu'il est question depuis quelque temps d'une scission dans le parti bonapartiste, je suis en mesure de vous communiquer à ce sujet des renseignements très curieux et très circonstanciés, qui m'ont été fournis bien ingénument par une des notabilités du parti.

Les bonapartistes en général, et mon interlocuteur en particulier, se figurent volontiers que la restauration de l'empire n'est plus qu'une affaire de temps. Ils discutent déjà sur la peau de l'ours. Les uns, les jeunes, voudraient que le petit artiller de Woolwich reprit sans interruption la tradition du 2 janvier 1870. Ils lui conseillent d'arriver les mains remplies de promesses libérales. Ce serait l'empire constitutionnel et libéral, la réconciliation des "anciens partis," bref, la chimère de M. Emile Ollivier, qui devait fatalement aboutir et qui a abouti au plébiscite et à la guerre.

Les autres, les familiers de l'ex-impératrice, préconisent au contraire le régime de 1852, la dictature sans contre-poids, le césarisme sans vergogne. Ils sont aujourd'hui les plus puissants et les plus écoutés. Ils ont naturellement pour principal adversaire le prince Napoléon.

Je dois vous avertir, avant d'aller plus loin, qu'ici je raconte, je ne discute pas. Il me suffit de laisser parler mon interlocuteur, qui est aussi bien informé que possible, et qui a joué, sous le dernier empire, le rôle d'un serviteur dont le dévouement était à toute épreuve.

Or, d'après lui, le prince Napoléon serait déterminé à user, pour se défendre, de toutes les armes qui sont entre ses mains. Le parti des "vieux bonapartistes" se propose de combattre sa réélection au conseil général de la Corse et de susciter contre lui la candidature du prince Charles Bonaparte. Ce serait le premier acte d'un complot qui consisterait à écarter de la succession au trône impérial la lignée des Jérôme Napoléon pour y substituer la branche de Canino.

Le prince Napoléon aurait en sa possession un document tout à fait ignoré, et qu'il serait décidé à publier d'ici à peu de temps. Ce document est un fac-simile d'un testament olographe inédit de Napoléon 1er. C'est un ancien amoniteur du premier Napoléon, M. l'abbé Vignali, qui en aurait été le dépositaire. Après l'avoir gardé pendant de longues années, l'abbé Vignali l'a communiqué au roi Jérôme, qui, d'après mon interlocuteur, "a versé des larmes en reconnaissant l'écriture de son frère." Son fils, le prince Napoléon, "a pleuré également." Ils ont pu garder le manuscrit pendant plusieurs jours, et ils ont eu la précaution d'en faire dresser un fac-simile absolument fidèle.

L'abbé Vignali, ayant réclamé ce dépôt, n'a cru devoir s'en dessaisir qu'à l'avènement de Napoléon III, et s'est empressé de l'offrir au restaurateur de la dynastie bonapartiste. Celui-ci, de son côté, après en avoir pris connaissance, s'est hâté de l'enfermer dans ses archives, d'où il n'est plus sorti.

Eh bien! voici ce que contenait ce mystérieux document: Napoléon 1er prévoyait l'extinction de sa descendance directe. Dans le cas du décès du roi de Rome, il recommandait à ses héritiers d'écarter du trône la branche du roi Louis de Hollande, sous ce prétexte que le roi Louis avait été l'un des premiers à l'abandonner dans la mauvaise fortune, et peut-être aussi parce que la légèreté bien connue de la reine Hortense n'était guère de nature à garantir l'intégrité de sa race.

Tel est le document que le prince Napoléon n'hésiterait pas à livrer à la publicité pour se défendre contre les manœuvres de ses bons amis de Chislehurst. Le fac-simile qu'il possède écarte, paraît-il, par la fidélité de sa reproduction, tout soupçon de fraude.

Je ne saurais naturellement me porter garant de tous ces détails: il me suffira de répéter que je les tiens d'un bonapartiste fervent et assurément incapable d'inventer d'aussi édifiantes révélations. Je les ai racontées en narrateur fidèle: ce n'est pas d'hier que l'on sait, d'ailleurs, que ce parti est travaillé par des dissensions intestines, et que la branche cadette n'a aucun ménagement à garder envers ses aînés de Chislehurst.

Un fait surprenant, mais qui n'en est pas moins vrai.

Nous lisons dans un des derniers numéros de l'Echo de Rome, arrivé par le dernier courrier d'Europe:

Un prêtre qui, se trouvait le 27 juillet à la Grande-Chartreuse près de Grenoble, France, pour y suivre de pieux exercices, écrit à un journaliste catholique:

"Le pauvre père Hyacinthe est venu faire une retraite de trois jours. Il est venu incognito à la Grande-Chartreuse avant de donner sa démission de curé de Genève.

"Gardez pour vous seul ce fait qui, divulgué, pourrait froisser la susceptibilité du malheureux apostat, laisser prévaloir son orgueil toujours irrité et retarder l'action triomphante de la grâce... d'ailleurs je ne crois pas encore à sa conversion prochaine. Il faut des expia-

tions, et surtout des humiliations à cet esprit dévoyé, afin que le cœur puisse entendre librement les appels de Dieu..."

C'est le Français, en partie complice de la chute du Carme, qui a dénoncé la chose. On l'est trahi que par les siens.

Déjà le P. Hyacinthe, se trouvant à Rome à la tête de son journal l'Espérance, avait pris une fois la résolution d'aller faire une retraite à Sainte-Sabine, où se trouvait un dominicain autrefois son ami.

Quelqu'un sut la chose, l'ébruita, et le pauvre malade, froissé, n'alla pas à Sainte-Sabine.

Au commencement du mois il est mort, au Mans, un avocat, un bel esprit, un ancien journaliste qui appartenait à tout ce monde d'art, d'escarmouches, de théâtre et petites guerres. C'était M. Alfred du Fougerais, ancien député de la Vendée.

En 1830, après le départ de Charles X, M. du Fougerais avait acheté la Mode à M. Emile de Girardin pour en faire un journal d'épigrammes.

Ceux d' alors se rappellent quel redoutable pamphlet était la Mod.

Ce journal plaçait à la fin de chacun de ses numéros une page entière pleine de mots acérés, renfermés chacun dans deux lignes seulement.

Le tout sous cette rubrique appropriée au titre du recueil: Epigrammes.

Un jour, après la publication d'une de ces pages, le journaliste fut appelé devant le juge d'instruction.

LE JUGE.— Monsieur, comment vous appelez-vous?

LE PRÉVENU.— Alfred du Fougerais.

— Votre âge?

— Trente-deux ans.

— Votre profession?

— Fabricant d'épingles.

Ici le magistrat ne put s'empêcher de sourire, mais avec agreur.

— On ne fait pas d'esprit devant la justice, dit-il.

— Comment! c'est donc un délit? reprit vivement le journaliste.

On racontait à un enfant l'histoire du petit Chaperon-Rouge. Avant d'entrer dans le cœur du drame, on lui avait fait une description des plus alléchantes de la fameuse galette, que le petit chaperon rouge porte à sa mère grand: bien beurrée, bien feuilletée, bien dorée; enfin, la reine des galettes.

Quand on lui eut narré comme quoi le loup avait avalé le petit Chaperon-Rouge, après avoir englouti la mère grand, l'enfant semblait redoubler d'attention:

— C'est fini, lui dit la maman.

— Comment, fini?

— Sans doute.

— Oui, reprit-il, j'ai bien vu que le loup avait mangé la mère grand, j'ai bien vu qu'il avait mangé le petit Chaperon-Rouge... mais la galette? qui est-ce qui a mangé la galette?

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGE.

A Alpen, Michigan, le 23 août, par le Rév. P. Vanonsep, M. Gaspard O. Girardin, commis à Champion, Lac Supérieur, et fils de C. P. D. O. Girardin, Eccl. de St. Cuthbert, P. Q., à Delta. Josephine Valentin, fille de J. Pierre Valentin, Eccl. marchand, Alpena.

Académie Commerciale Catholique

DE MONTREAL

699, rue Ste. Catherine. AVENUE DU PLATEAU.

Cette institution vient d'ajouter à son programme des études un cours polytechnique complet. Ce cours a été fondé, il y a six mois à peine par l'honorable ministre de l'Instruction Publique, si désireux de voir les hautes connaissances industrielles se répandre parmi la jeunesse canadienne.

Nous invitons tout spécialement les jeunes gens qui se sentent des dispositions et de l'aptitude pour les grandes industries manufacturières, les exploitations minières, le génie civil, l'architecture, l'arpentage, la mécanique, etc., à venir suivre ce cours placé sous la direction d'un habile professeur formé dans les Ecoles Professionnelles de France. Le cours comprend trois années d'études. Une classe préparatoire est ouverte afin de faciliter l'entrée de l'école polytechnique aux élèves qui n'auraient pas terminé leurs études dans un collège classique.

Le programme détaillé des cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande.

Le Cours Commercial continuera comme par le passé, seulement la classe où l'on s'occupe exclusivement d'affaires dans le but d'initier plus promptement les élèves à la pratique des transactions commerciales formera un département indépendant des autres classes. Des Bureaux sont établis pour traiter fictivement les affaires de Banque, de Douane et de Commerce en général. Aussitôt qu'un élève est prêt à subir son examen, et qu'il le passe à la satisfaction des examinateurs, on lui délivre son Diplôme.

Cette année les Cours Primaires seront transportés dans une maison en briques, voisine de l'Académie, dont M.M. les Commissaires ont fait l'acquisition pour cette fin.

La rentrée des élèves aura lieu, LUNDI, le 31 AOÛT.

Pour les conditions et autres informations s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT, Principal. 5-23-8f-489

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

EVITEZ LES CHARLATANS.

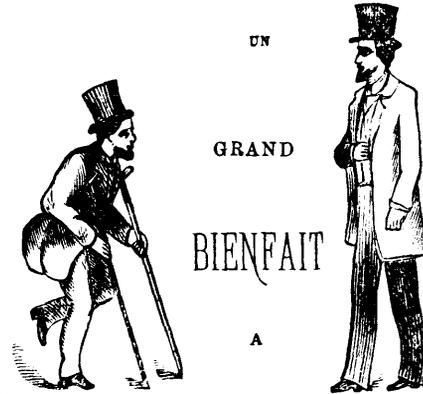
Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il offrira gratis à ceux qui souffrent. Adresser, J. H. REKVERS, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-1 an.

POUDRE ALLEMANDE, SUBNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERIS RESPECTABLES. 4-38 sz.

INFAILLIBILITÉ!



L'HUMANITE SOUFFRANTE

LA PLUS

Grande découverte du Siècle

pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait, dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le consultent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de fabrication. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Artifices du Commerce," sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous sommes immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin: nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous remercieront.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON, Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto.

Agents pour Ontario. Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f 473.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, L. Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.